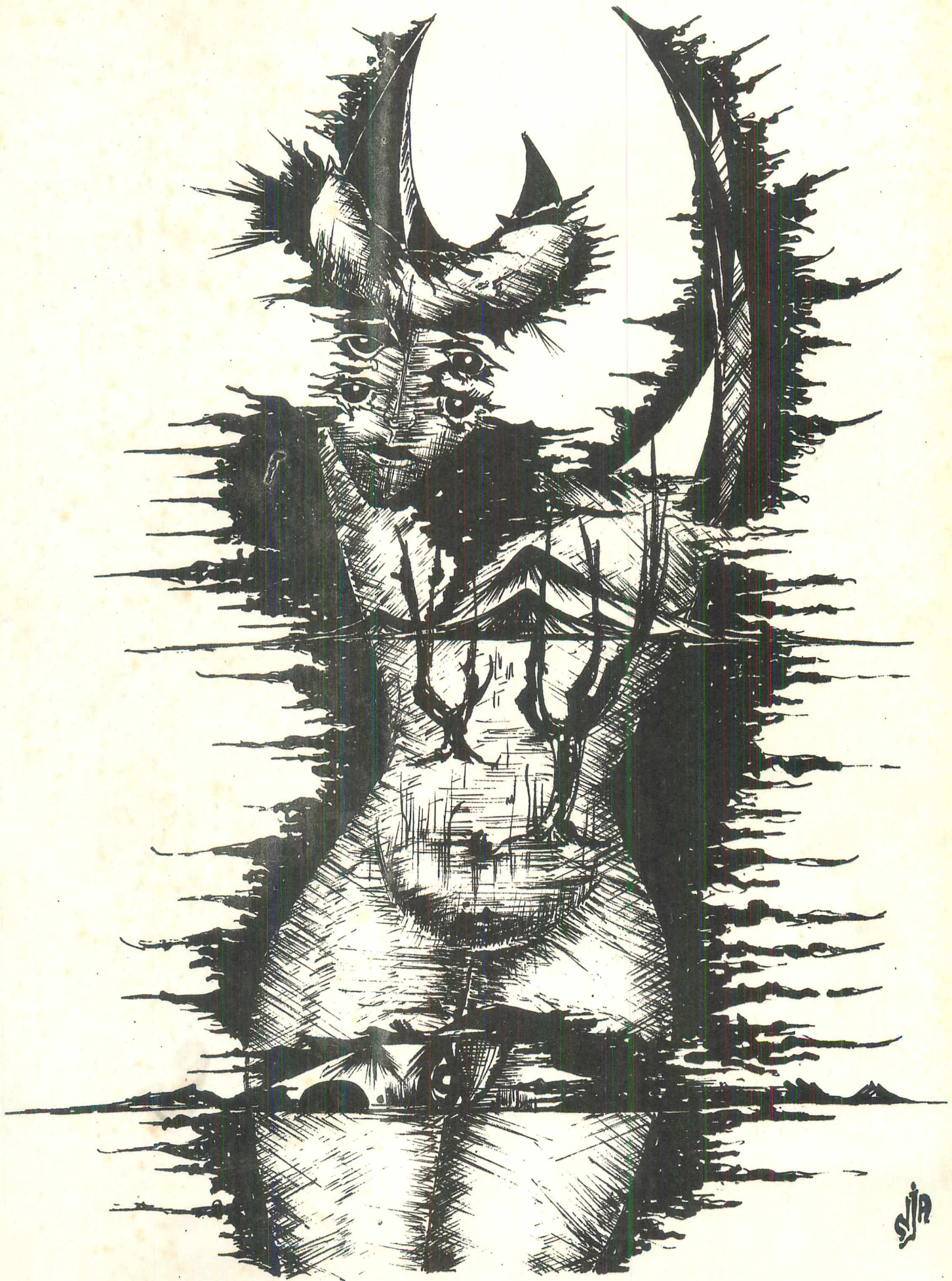


NYARLATHOTEP



SJA

BY APPOINTMENT TO HIS MAJESTY THE KING

NYARLATHOTEP

Le fanzine du fantastique, de la science-fiction et de la bande dessinée

Numéro 2, tiré à 300 exemplaires - numéro 3 à paraître en octobre - novembre 1970

NOUVELLES

p3 : L'ailleurs est toujours quelque chose de différent	pour quelqu'un d'autre François Bazzoli
p4 : Singerie	Daniel Mont
p22: Conte navrant	F.P. de Treiziblapioz
p23: Gravures	Michel Féron
p25: Les baladins solitaires	Douglas Mac Guigue
p31: Pour une chanson morte	Jean Tamayo
p32: Là-bas	Alain Chareyre-Méjan

RUBRIQUES + CRITIQUES + CHRONIQUES

La bande dessinée

p34: E. P. Jacobs	Serge Laughlin
p42: Il suffit Pour Willem	Gilles Chomer Yves Le Cointre

Les films

p45: Fantastique et cinéma d'animation	Gérald Dupeyrot
p48: Images du Vampire	Caussat et Brual
p51: Pour le secret de La planète des singes	Serge Laughlin
p52 Bataille au-delà des étoiles	François Bazzoli
p53 Contre le secret de la planète des singes	Marc Michalet
p55: La vampire nue La mort trouble	François Bazzoli Giuliano Marci

Les livres

p57: Le maître du haut château La cité des eaux mouvantes	Pierre Giuliani Serge Laughlin
p58: La nuit des mutants - Grains de sable	Serge Laughlin
p59: Voulez-vous vivre en Eps ?	Pierre Giuliani

p60: Petites annonces et courrier des lecteurs

BANDE DESSINÉE (à suivre) : Le Livre de l'Improbable Laughlin et Sunjara

Couverture de NJA MADAHOU

Conditions d'abonnement

Trois numéros = 10 Frs (9 Frs + 1Fr de frais d'envoi) - Le numéro = 3,50 Frs

Adresse : Marc Michalet - 26 bis rue Duquesne - 69 LYON 6^e - C.C.P.LYON 7 346 05

Numéro de juillet 1970

NYARLATHOTEP

REDACTION

François BAZZOLI - Olivier BRESSY - Anne FOURNERIE

Pierre GIULIANI - Serge LAUGHLIN - Marc MICHALET

Directeur de la Publication

Robert LE GLOANEC - 8 rue Saint Polycarpe 69 LYON 1^{er}

NYARLATHOTEP paraît tous les deux mois

DEPOT LEGAL : Juillet 1970

Imprimé par NYARLATHOTEP

Quelques exemplaires du numéro 1 sont encore disponibles - S'adresser à monsieur
Marc Michalet - 26 bis rue Duquesne - 69 LYON 6^e - C.C.P. LYON 7 346 05

L'AILLEURS EST TOUJOURS QUELQUE CHOSE DE DIFFERENT POUR QUELQU'UN D'AUTRE

Isidore Pluche se réveilla, trempé de sueur : il venait de faire un cauchemar; il avait vu, dans un monde d'ombres formé de chiffres s'enflant démesurément, une créature immonde, pourvue de huit jambes munies d'un oeil; elle n'avait pas de tête et gesticulait grotesquement en serrant entre ses doigts de pieds des crapauds velus et des limaces gluantes. Elle s'approchait lentement de lui, enchaîné à une paroi fumeuse du rêve dément que son esprit avait créé, quand il se réveilla. Il s'assit sur son lit, et jeta un regard dans le salon qu'il apercevait par la porte entrouverte; Horreur ! se prélassant sur son canapé, il y avait, ayant croisé ses huit jambes, l'horrible créature qui l'avait menacé en songe. Il la vit se rétracter : elle l'avait vu bouger, et ses huit yeux clignèrent. Il se pinça le gras de la fesse et comprit qu'il ne rêvait plus; il s'immobilisa, fasciné, et, au bord de la folie, il se jeta par la fenêtre.

Grouzgnatz faisait un cauchemar affreux : elle se voyait dans un salon, rivée sur un canapé par une force mystérieuse. Mais il y avait plus abominable encore : elle entrevoyait, par une porte ouverte, une horrible créature, immobile pour l'instant, dépassant en laideur tout ce que l'imagination de son peuple avait créé jusqu'alors. C'était une chose immonde, n'ayant que deux jambes surmontées par un pédoncule épais qui se terminait par une protubérance hideuse, dotée de deux yeux. La pauvre Grouzgnatz était paralysée par la peur : elle fit néanmoins un effort de volonté pour se réveiller, et s'aperçut avec horreur qu'elle ne dormait pas; elle pinça tour à tour ses huit jambes, mais elle ne rêvait pas : le cauchemar s'était incarné. Elle vit alors la chose immonde se redresser, et se tapit sur les coussins du canapé à fleurs. Elle était fascinée par la créature immobile, et, au bord de la folie, elle se jeta par la fenêtre.

FRANÇOIS BAZZOLI

Nous recherchons textes et critiques de science-fiction, fantastique, bandes dessinées, et des dessins. Les adresser à Robert Le Gloanec.

8 rue St Polycarpe - 69 Lyon 1^e

S I N G E R I E

" N'avez-vous jamais éprouvé, en vous promenant, par quelque clair dimanche, au Jardin zoologique, un bizarre scrupule, une sorte de gêne, à contempler les singes ? Cette question, ce n'est pas seulement à mes lectrices que je la pose, ne vous méprenez pas... Non, elle s'adresse à tous mes congénères humains, mais je ne parle pas de n'importe quels singes : le ouistiti, par exemple, n'a rien de troublant; petit et très velu, il rappelle un peu l'écureuil. Le gorille, pour sa part, est une brute, un vrai fauve, au même titre que l'ours. Le gibbon, aimable petit clown, fait avec une grande conscience son métier d'animal curieux et farceur. Mais l'orang-outang, le très extraordinaire, très connu, très banal orang-outang..? Et je pense, particulièrement, aux remarquables spécimens de cette espèce que vient d'acquérir, à prix d'or, notre zoo d'apeton. Quiconque a vu ces animaux derrière leurs barreaux n'a pu se défendre d'un étrange malaise ; quelle frappante expression ! et surtout, quel regard, non brillant de la malice coutumière à cette race, mais humide, comme nostalgique, presque humain ! Beaucoup de visiteurs, émus par ce spectacle, ébranlés au plus intime, et comme agités d'une sorte d'obscur et inexplicable pressentiment, se sont enquis avec passion, c'est le mot, de la provenance et des mœurs de nos orangs municipaux.

Ils sont arrivés il y a près d'un mois, et la bienveillance publique à leur égard, loin de se démentir, n'a fait que s'accroître : les plus indifférents s'intéressent à leur sort. En dépit des écriteaux les plus impératifs, les trois gardiens qui veillent sur leur sécurité et leur servent, pour ainsi dire, de "gorilles" ont dû sévir pour les protéger de l'enthousiasme intempestif de leurs admirateurs - et admiratrices - trop fanatiques ; il leur faut monter une garde vigilante pour empêcher les bonnes âmes, apitoyées par le regard implorant des quadrumanes, de jeter de la nourriture dans la cage; en vain d'ailleurs, car les suppôts de la S.P.A. (cette redoutable société secrète, dont les noirs desseins et les obscures menées deviennent, décidément, un danger public de première importance) ont réussi à forcer tous les barrages. Aux dires des préposés au nettoyage, 50 kg. de pain,

9 kg. de cacahuètes tant salées que nature, et 1365 morceaux de sucre par jour ont dû être balayés des lieux, sans parler des boules de gomme, des boules puautes, des clous enrobés de chocolat et autres douceurs superfétatoires qu'on y avait jointes, sans doute dans le louable souci de varier un peu le menu, si monotone, des captifs. Empressons-nous d'ajouter que les orangs-outangs ont toujours refusé d'absorber d'autre nourriture que la pâtée pour chiens et chats de qualité supérieure que leur apportent régulièrement leurs gardiens.

Cet apparent dédain pour les bons offices du public a redoublé l'intérêt que nos concitoyens portaient déjà aux singes. Depuis une semaine, on ne parle plus que d'eux dans la ville entière, et leur renommée ne cesse de s'étendre aux alentours. Chaque jour, de toutes les cités voisines, voire d'autres états, les cars spéciaux affluent pour la visite du zoo d'Apeton, désormais célèbre dans toute l'Union. Une pétition signée de plusieurs notables, réclamant l'élargissement des singes, vient d'être déposée à la mairie; l'idée, certes, est généreuse, et nous la saluons comme telle. Mais ce serait pour la ville une telle perte qu'il est à souhaiter qu'on n'y donne aucune suite. Une autre pétition, présentée par une obscure association bien-pensante, prétend exiger des quadrumanes le port du pagne, au nom des intérêts de la Décence Nationale; on en entreprend la discussion: souhaitons-lui plus de succès.

Inutile de dire que les lettres des lecteurs demandant des éclaircissements de tous ordres au sujet des singes pleuvent littéralement dans nos bureaux. Voici, à titre d'échantillons, les questions les plus pertinentes qu'on nous pose: "Pourquoi sont-ils noirs et non bruns? - Pourquoi sont-ils bruns et non noirs? - Leur poil frise-t-il naturellement?", etc...etc... Comme ces questions complexes impliquaient déjà en elles-mêmes des réponses contradictoires, nous n'avons pu composer, selon notre méthode ordinaire, un digest cohérent à partir des lettres de nos abonnés, et leur resservir, en guise de réponse, une translation affirmative de leurs propres questions. Nos lecteurs, qui raffolent de ce mets, nous excuseront donc de leur présenter à la place, et à titre exceptionnel, un vrai reportage, une enquête - qui d'ailleurs s'annonce sensationnelle, de notre ami Q.A. Drumann, qui muni de son stylo à encre sympathique, de sa caméra invisible, de son Luger silencieux et autres gadgets pratiques et efficaces, va, aujourd'hui même, dans la cage aux singes, tenter l'impossible pour tirer au clair tous ces problèmes qui passionnent l'opinion.

MON KAY . Rédacteur. "

C'est ainsi que me fut confiée, le 19 mai dernier, la funeste mission qui devait m'amener au misérable sort qui est maintenant le mien. Sur le moment, j'en étais plutôt content, la jugeant facile, sinon intéressante. Hélas ! comment aurais-je pu prévoir ? ...

Le matin même où l'Echo du Canton publiait cet article du gros Mon Kay - une parfaite canaille, mais qui a du style ! - je me mis au travail; et voici ce qui en résulta, pour mon malheur : je reproduis, sans rien y changer, mon article du 20 mai.

0

0 0

CE QUE J'AI DÉCOUVERT DANS LA CAGE AUX SINGES

(par notre reporter Q. A. Drumann)

Il faisait beau, ce matin, dans notre charmante cité d'Apeton, et plus beau encore dans son parc zoologique. J'étais parti tout joyeux pour ma délicate mission. Quand il fait soleil, je suis toujours de bonne humeur; quand il pleut aussi, d'ailleurs : j'ai un heureux tempérament. Ou plutôt, je n'en ai pas, je subis l'influence du milieu, du temps qu'il fait, et surtout des gens : c'est une sorte de mimétisme, et dans notre métier, c'est un atout...Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Me voilà donc marchant à grands pas décidés dans les allées ombragées de ce merveilleux parc dont la libéralité du Conseil Municipal dota notre heureuse ville en 1841; c'est vieux, dirait-on...Mais n'appartient-il pas aux chroniqueurs de raviver parfois la mémoire fugitive des foules ? Non, nous n'avons rien oublié, et nous restons reconnaissants à Messieurs les Conseillers actuels de la générosité de leurs ancêtres, je veux dire de leurs devanciers, car nous savons que bon sang ne peut mentir.

Avant d'arriver au Rond-Point des Singes, je vérifie rapidement l'état de mon matériel. La caméra invisible est bien là, mais elle est cassée depuis tantôt douze ans et le Journal n'est pas assez riche, paraît-il, pour me la faire réparer. Peu importe, d'ailleurs, personne n'en sait rien, puisqu'elle est invisible et que le canard n'a pas la place d'insérer mes photos, que ces cochons de photographeurs se feraient d'ailleurs un devoir et un plaisir de saloper. Pour moins m'encombrer, je

laisse donc à la maison ma fameuse caméra - ceci soit dit entre nous - mais je puis toujours prétendre qu'elle est là, sous ma cravate, puisque c'est parfaitement incontrôlable; d'autant plus parfaitement que, pour tout dire, je l'ai vendue voici déjà douze ans à un brocanteur de High Street, et vendue pour rien, naturellement. Mon stylo est là aussi, mais sans encre : j'écris toujours mes papiers de mémoire, à tête reposée. Agir et écrire à la fois, c'est trop pour un seul homme. Quant au Luger, il est là aussi, mais il est chargé, et il marche, lui : il y a ici tant de fauves, on ne sait jamais...

Il est sept heures à peine, et il n'y a encore personne dans le secteur. Mais les ~~bar~~traques de maçonnerie sont ouvertes, et les animaux sont dans les cages, à prendre le soleil à travers les barreaux : ils ont vraiment la belle vie...Inutile de vous dire que j'ai un passe-partout. Aussi, sans plus contempler de l'extérieur les orangs-outangs, ce que j'ai déjà fait cent fois, comme tous mes concitoyens, je pénètre par derrière dans la grande cage; je traverse l'obscur cube de béton qui fait office de chambre à coucher, et je m'arrête au seuil de la cage proprement dit.

Ils sont là deux mâles et une femelle; quant au quatrième, pour l'instant, je le vois mal, car il se tient assez loin, dans une posture étrange. Une chose me frappe d'abord : ils sont vêtus. Sans doute, le Comité pour la Décence Nationale a obtenu satisfaction. Ils portent simplement un caleçon de toile blanche en forme de short colonial, et cet accoutrement quasi-militaire leur sied à ravir. Tiens ! le quatrième est revenu vers le centre, et je comprends maintenant ce qu'il faisait, car il tient, dans sa main antérieure droite, un numéro du journal de ce matin, légèrement déchiré et fort sale mais encore lisible, qui traînait à un pas de la cage. Sa parole, il a même l'air de le lire; il imite sans doute l'attitude de la personne qu'il aura vue tout à l'heure en parcourir les titres avant de le jeter là, comme s'il n'y avait pas de boîtes à ordures...IL est justement tombé sur l'article de Mon Kay annonçant mon enquête, comme je m'en assure à l'aide de mes jumelles à courte portée. L'animal imite vraiment à la perfection quelqu'un qui lirait son journal; il grogne à mi-voix quelque chose d'indistinct en remuant ses babouines - si l'on peut dire!- et les trois autres, qui l'entourent, semblent écouter avec intérêt ces sons inarticulés. Je suis sûr qu'ils ne m'ont pas vu, et j'en profiterais bien pour prendre une photo. Il est vrai que...Si seulement je pouvais entendre ce qu'ils disent. Mais ce ne sont, de toute évidence, que des simulacres de paroles, des grognements inarticulés de bête...

Ça alors ! En avançant d'un pas, j'ai cru l'entendre, oui, j'ai cru l'entendre prononcer...mon nom . Impossible, je dois être trompé par quelque analogie sonore, une pure coïncidence ..Pourtant,il continue à remuer les lèvres et à exhiler des sons bizarres. Soudain, un autre l'interrompt avec un geste d'effroi; ils se séparent : ils s'en vont chacun dans une direction différente, et je reste là, au milieu de la cage, comme pour jouer aux quatre coins. C'est qu'ils m'ont vu , les bougres ! Curieux ! j'avais bien cru entendre : " Drumann " , et sur le moment, je n'en étais pas même étonné. Il est vrai qu'il ne leur manque que la...

Et à cette réflexion, la lumière s'est faite, brutalement, dans mon esprit . Ahuri par l'évidence, je suis sorti à grands pas, j'ai fait claquer la porte de tôle, j'ai galopé jusqu'aux grilles du parc, traversé la rue en trombe.

Cinq minutes après, j'étais attablé au Bar des Barbares, devant un whisky-soda, un crayon à la main, rédigeant le papier que vous achevez de lire; car c'est assez pour aujourd'hui de vous dire, amis lecteurs, que nos singes ont bien une particularité qui les distingue de tous les autres : oui, ils PARLENT, j'en avais tout à l'heure l'intuition, j'en ai maintenant acquis la certitude, et je m'engage à le prouver demain !

Q. A. DRUMANN.

0

0 0

Le lendemain, je ne retournai pas au zoo, car j'avais assez à faire d'imposer ma conviction aux lecteurs. Au lieu d'un reportage, je composai donc un article démonstratif et tant soit peu lyrique, que j'avais fini à neuf heures et demie, et j'allai, sans me presser, le porter au journal. Je fus surpris, à mon arrivée, par une activité fébrile et inaccoutumée.. Les employés couraient comme des fous dans tous les sens, et l'un d'eux me rentradedans à toute allure. J'en eus un instant le souffle coupé; lui-même, hors d'haleine, me balbutia :

" - Bon Dieu !...c'est vous !!! "

Je reconnus Stan Hawkins, un typo que je connais vaguement, pour avoir fait la belote ensemble, les rares fois où il m'est arrivé de jouer à ce jeu idiot.

"-Bonjour, Hawkins, faites donc attention, vous m'avez fait mal. Qu'est-ce qui se passe ?

-Trop long à vous expliquer. Mais ça vous concerne.Le vieux Mac vous réclame à grands coups de gueuloir. On a téléphoné aux Barbares...

- J'étais chez moi.

- Vite, montez là-haut, il est pire quand il s'impatiente !

- J'y vais ".

Là-dessus, Stan se remit à courir, et moi, plus lentement qu'avant, je grimpai l'escalier qui conduit aux bureaux. J'étais peu rassuré. Il faut vous dire que le vieux Mac, c'est Mac Hack, le singe - enfin le patron, quoi. Quand il est mal tourné, il n'est pas à prendre avec des pincettes : un caractère de cochon, et avec ça, radin comme pas un.

Toutes les portes étaient ouvertes et le bruit d'une discussion animée me parvenait dans le couloir. Tout à coup, mon Kay sortit de son bureau, et j'entraï en collision avec lui. Décidément, c'était le jour...

" - Drumann ! enfin, vous voilà !

- Drumann ! ce cher Drumann ! " glapit à son tour le vieux Mac. Puis, piétinant les orteils de mon Kay, il m'entraîna vivement dans son antre, en me prenant par le bras avec une cordialité peu coutumière. Cette inquiétante familiarité redoubla d'abord ma méfiance.

" - Savez-vous, mon petit Drumann en sucre, à combien on a tiré, ce matin, au lieu de dix mille, comme d'habitude ? Près du double, mon vieux, et grâce à qui ? grâce à quoi ? Grâce à ce papier sensationnel sur les singes ! Grâce à vous, Drumann, mon enfant !

- Patron, vous m'en voyez aussi étonné que ravi; ma surprise n'a d'égal que mon ...euh...Vous êtes sûr que c'est à cause de ..

- A cause de vous, Drumann, mon trésor !

- Mais...

- Les gens s'arrachent l'Echo du Canton ! Le boss du Clairon Départemental en devient fou, il est prêt à se flinguer. Si je vous disais que cette noire fripouille, en ce moment, me fait pitic, tant la joie m'attendrit l'âme et me rend bon, Drumann, mon petit coeur ! Formidable ! Inouï ! Rien de tel depuis le satyre de St. Gregory ! Le Clairon est ruiné, je vous dis ! Quelle bombe ! Un pavé de deux tonnes dans notre marc aux canards ! Mais dites-moi, aviez-vous prévu vraiment l'effet magnifique de ce génial machin ?

- Mais...c'est que...

- Moi non plus, je dois vous dire, quand je l'ai lu, hier soir... Les gens sont vraiment encore plus cons que je n'aurais osé l'espérer. Et c'est moi, Mac Hack, qui vous le dis. Il faut avouer que l'instinct d'imitation y est pour beaucoup. Jack dit à Jim : " - Tu as vu, dans l'Echo, les révélations de Drumann sur les singes qui parlent ? - La foi non." Mais comme Jack a payé ses 25 cents, il garde jalousement pour lui l'information. Alors, grillant de curiosité, Jim froisse en maugréant son Clairon et achète l'Echo; bien sûr, il n'y trouve rien que la simple phrase de son copain ne

lui ait déjà appris, mais ainsi, il pourra en parler à son tour, et faire acheter le journal à d'autres. Et voilà ce qui fait marcher nos affaires. Seulement il y a une chose, Drumann, mon cher...

- Oui ?

- Comment va-t-on s'en sortir, maintenant ? Si on dit que c'était une blague, nos lecteurs, qui n'ont pas le sens de l'humour, seront déçus et crieront à l'abus de confiance. Il faut donc " prouver " votre assertion; mais comment prouver pareille absurdité ? Ces braves gens sont friands de merveilles, comme vous l'avez senti, mais la crédulité a tout de même des limites.

- Mais patron, ce que j'ai écrit, c'est la pure vérité !

- Ah ! dites, n'abusez pas de ma bonne humeur présente...Ce n'est pas parce qu'on a tiré une seconde édition, illustrée de photos...

- De photos ? Mais...je n'en ai pas fait...

- Je sais, je sais...C'est une idée à Mon kay : il a déterré des photos que vous aviez faites il y a douze ans...les dernières...

- Mais elles représentaient le général Eisenhower...

- Justement, un coup de pouce des photograpeurs; cochons comme vous les connaissez...On s'y trompe...Alors, comment comptez-vous nous en sortir ?

- Mais puisque c'est vrai...

- Quand bien même ce serait archivrai, personne ne le croirait. Enfin j'ai sans doute tort de me mettre martel en tête; vous venez de prouver que vous avez plus d'un tour dans votre sac, Drumann, mon garçon, et vous ne vous êtes pas lancé là-dedans sans prévoir comment vous alliez continuer...

- J'ai la suite.

- Ah ! bon, il fallait le dire. Voyons ça."

Le vieux lut avec attention mon article tout frais pondu. Partant de données générales sur la nature du langage et sur ses lois universelles, je démontrerais clairement :

1^o qu'il existait un langage par gestes et un langage par sons;

2^o que tous les animaux disposent sans doute d'un système de mimiques significatives constituant, pour eux seuls, un langage muet qui nous échappe;

3^o que les singes de notre zoo avaient, eux, un langage vocal également inconnu, mais probablement traduisible. Pour conclure, je me demandais s'il étaient capables de déchiffrer nos signes graphiques et de comprendre l'anglais, sinon de le parler; à quoi je répondais par l'affirmative, à la lumière de mes observations de la veille. Un chef-d'oeuvre de logique et de persuasion; et pas une phrase qui fût de moi ! Les renseignements techniques, les bouquins spécialisés, le jargon linguistique, m'avaient été fournis par le bibliothécaire d'Apeton, un

vieux copain : nous avons fait ensemble nos " humanités " - terme cruellement ironique !

" - Cela ", lut le vieux Mac, " est une autre histoire. Mais il faut tout d'abord établir le lexique de cette langue simiesque, et je m'y emploierai au cours de mes prochaines enquêtes." Bien, bien, très érudit, autant que je puis en juger; ça n'intéressera qu'une poignée d'intellectuels. Bien sûr, je comprends qu'aujourd'hui, vous ayez voulu vous reposer sur vos lauriers fraîchement coupés, mais si nous voulons conserver ce tirage mirifique, il faut éviter à tout prix une baisse d'intérêt du public. Pour cette fois, Lon Kay nous trouvera un titre flamboyant à cet article un peu fumeux, soit dit sans vouloir vous vexer, Drumann, mon ami. Mais demain, il nous faut absolument un reportage aussi formidable qu'hier...et plus accessible qu'aujourd'hui. D'accord ?

- On tâchera, patron.

- Ça va, je crois qu'on pourra tenir les gens en haleine. Quelques jours...le temps d'achever le Clairon, de le réduire au silence. Après on les préparera tout doucement à l'idée que ce n'était qu'un canular...Mais pas encore...Venez avec moi aux Barbares, nous allons arroser ça."

Voyant le boss dans de si charmantes dispositions, je le suivis sans oser lui répéter que ce n'était nullement un canular : il n'aime pas à être contredit, c'est là son moindre défaut. D'ailleurs nous traversions alors la salle de rédaction, où M^{me} Kay nous apprit, en me dévisageant d'un drôle d'air, que la police avait dû intervenir, au Rond-Point des Singes, pour disperser les curieux, dont la présence massive incommodait les orangs-outangs et menaçait de rompre les barreaux. Dans l'escalier Mac me reprit le bras :

"- Drumann, mon petit vieux, je vous ai méconnu. Vous aurez désormais des reportages de première importance, et...une substantielle augmentation. "

Trois quarts d'heure après, au Bar des Barbares, devant le cinquième whisky-soda, le vieux grigou me promettait une caméra en or massif; il est vrai qu'il ajoutait, clignant de l'oeil et pointant un doigt mystérieux vers ma cravate :

" - Et...invisible ! comme l'autre ! "

0

0 0

Apeton-Zoo, 21 mai 19..

Me voici de nouveau, comme avant-hier, dans l'arrière-cage; et tout de suite, je remarque un changement d'aspect des plus frappants : les singes portent maintenant un uniforme complet de l'Armée du Salut. C'est la S.P.A. qui, sans doute pour faire

la pige au Comité de la Décence Nationale, - et devant le renouveau d'intérêt qui, depuis mon reportage, s'attache à ces animaux -, a décidé de les vêtir entièrement: du moment qu'ils parlent... Ainsi équipés, ces messieurs, dont on ne voit plus que la tête, paraissent grandis et ennoblis, bien que leur physionomie demeure bestiale. Peut-être leur regard a-t-il perdu de son étrange nostalgie. Mais ce ne sont là que des nuances imperceptibles. Or, il nous faut du positif...

Deux d'entre eux étaient justement en pleine conversation lorsque je suis entré, et le troisième écoutait gravement. Seule la guenon demeurerait à l'écart, comme effarouchée, j'ai omis de préciser qu'elle seule a conservé, pour tout uniforme, la minijupe coloniale dont elle était déjà affublée l'autre jour. Serait-ce la raison de sa bouderie ?

Les deux bavards ont l'air fort absorbés par leur discussion confidentielle, dont je ne puis rien saisir d'ici. Mais j'entendrai : car le boss m'a confié aujourd'hui tout le matériel nécessaire, un magnétophone hypersensible, avec des perches munies de micros, que lui a vendus à vil prix le gérant du Clairon Départemental aux abois. Je n'ai pas l'habitude de manier des engins aussi perfectionnés. Enfin, tout est prêt. Mais s'ils allaient s'apercevoir de ma présence ? Ma foi, tant pis ! je risque le coup : je fais un pas en avant, je tends ma perche... Mon soulier a craqué sur le ciment : j'ai écrasé une noix...

" - Ah ! merde !!! "

Ce n'est pas moi, ô lecteur, qui prononce ce mot (pour rien au monde je n'écrirais dans notre honorable feuille pareille grossièreté). Non, ce n'est pas moi qui ai prononcé ce mot, bien que j'eusse toutes les raisons de jurer et de sacrer, ayant raté mon coup. Non, je me suis contenté de le penser, mais celui qui a dit à haute voix : " Ah ! merde ! ", c'est, - aussi invraisemblable que cela paraisse, - c'est, - et peut-être l'avez-vous déjà deviné -, oui...c'est le singe !

J'en laisse tomber ma perche.

Les trois mâles me regardent maintenant de leurs yeux porcins avec une expression équivoque, comme s'ils réprimaient une soudaine hilarité. Ils ne disent plus un mot. La femelle est restée dans son coin, indifférente et toujours mélancolique.

Ah ! ça, est-ce que je deviens fou ?

L'interlocuteur du grossier personnage qui a lâché le mot prohibé me pose la main sur l'épaule. Il m'attire à l'écart, ramasse une mandarine et, la portant à sa bouche :

" - Dites, vous n'avez jamais vu un orang manger une orange, hein ? Eh ! bien, regardez ! "

Un gardien passe devant la grille. Je m'élançe et je hurle :

" - Vos singes...ils parlent !

- Je sais, dit l'homme : Q.A.D. l'a dit, ou du moins écrit, dans l'Echo du Can...

- Mais...je veux dire...ils parlent la langue des hommes; ils parlent comme tout le monde...anglais ! "

Le gardien semble brusquement intéressé : il s'approche de la cage et à travers les barreaux tend un doigt menaçant vers l'amateur d'oranges; l'animal recule avec une expression d'effroi indescriptible, laisse tomber le fruit et se blottit contre le mur, les yeux écarquillés par une angoisse de brute. Le gardien, un trapu, plus qu'à l'aise dans son uniforme marine, le regarde fixement; l'autre, comme hypnotisé, se recroqueville et va se cacher dans l'abri de maçonnerie. Encore mal remis de ma surprise de tout à l'heure, je cache un sourd malaisesous une feinte admiration :

" -Vous, alors, vous savez les mener; ils vous craignent.

-Oh ! vous savez, ils sont assez malins, tout de même...

-Mais pourquoi l'avez-vous menacé ? "

L'homme, après une brève hésitation, désigne une pancarte que j'ai déjà vue bien souvent.

" -Parce qu'il est interdit aux animaux de manger ce qu'on leur jette.

- Mais je ... croyais que c'était au public qu'il était interdit de jeter...

- La réciproque est vraie aussi, admet-il : deux sûretés valent mieux qu'une. N'ont-ils pas leur pâtée ? Les écarts alimentaires pourraient leur être des plus néfastes...

- Vraiment ?

- A votre place, je me méfierais maintenant. Quand on les a effrayés, il leur arrive de mordre...

A ces mots, il tourne les talons et s'en va-t-en sifflant. Surtout de dos, il a une drôle de touche, un peu ridicule dans ses vêtements où il nage; il a l'air d'un singe habillé.

Les deux mâles restés dans la cage paraissent presque aussi terrifiés que l'embusqué, qui n'a pas reparu. La guenon reste dans son coin, nullement inquiète. Je crois qu'il n'y a plus rien à en tirer pour aujourd'hui; et je m'en vais rédiger mon papier. Ce n'est pas que je redoute de me faire mordre, mais je ne suis pas payé pour ça...ou pas assez cher, du moins.

Q.A.D.

" - Non, non et non; je ne peux pas publier ça, c'est impossible."

Le vieux Mac, sans être encore en colère, martelait cependant ses mots sur un ton sans réplique.

" - Si c'est à cause de la dernière phrase, je veux bien la supprimer, patron.

- Quelle dernière phrase ? Ah ! oui, vous avez un de ces culots... Si ce n'était que cela ! Non, vous m'avez très bien compris. Les gens sont cons, je suis le premier à le reconnaître, puisque j'en vis; mais ils ne faut pas trop le leur faire sentir, ou alors rien ne va plus. Ça les vexé, comprenez-vous ? Mettez-vous à leur place. Or votre truc, voyez-vous, c'est de la littérature d'imagination; alors, trouvez-vous un éditeur, mais ne présentez pas ça comme un reportage. Je veux bien que les bobards, dans notre métier, c'est l'alpha et l'oméga; mais à condition de ne pas dépasser les limites de la crédulité moyenne du public, lesquelles, sacré nom d'une pipe, sont assez vastes, il me semble, pour permettre à tout un chacun, et même à vous, de prendre ses ébats en toute liberté, ou alors, c'est du génie, autant dire du vice ! Abandonnez-vous, transgressez les bornes, mais pour vous seul, et ne ruinez pas mon journal ! Quand je pense qu'aujourd'hui, votre chronique nous a valu trois éditions spéciales, que personne dans la ville ne lit plus le Clairon, qui a dû mettre à pied cinq ouvriers, que j'ai embauché sur le champ ! Et voilà que vos excès de fantaisie menacent de tout compromettre, en si bonne voie ! Non, en conscience, je ne peux pas publier ça ! "

Je me sentais une boule dans la gorge. Ah ! le salaud ! " Allez toujours dire la vérité, pensais-je : voilà où ça mène". Plût au ciel que ça ne m'eût pas mené plus loin !

" - Au point où en est le Clairon, dit Mac, nous pouvons presque tout nous permettre, sauf, bien sûr, de prétendre qu'un singe ait dit le mot de Cambromne . Nous trouverons donc un bouche-trou quelconque, et Kay nous rédigera un petit entrefilet, disant...euh...

- Avec plaisir, intervint ce sournois de Mon Kay, accourant au secours de son boss bégayant; on pourrait dire par exemple : " Retenu chez lui par un rhume sans gravité, notre honorable collaborateur Q.A. Drumann n'a pu, de ce fait, assurer sa chronique quotidienne sur les singes, qui reprendra, plus passionnante que jamais, dans notre prochain numéro ."

Il avait débité cette phrase d'un seul jet, sans reprendre haleine, comme s'il l'avait préparée de longue date et la savait par coeur, le traître, Mac, enchanté de l'improvisation, avait déjà décroché le téléphone intérieur, malgré mes protes-

tations :

" - Mais c'est inadmissible ! Une maladie diplomatique ! ... Je vais avoir l'air fin !

- Et croyez-vous donc l'être tellement, mon ami ? éclata Mac. Faites taire un peu votre amour-propre d'auteur, voulez-vous ? Je n'ai pas besoin ici d'artistes. Ce que je veux, c'est un ouvrier, vous entendez, un ouvrier !

- Voilà, patron ! s'écria Stan Hawkins, qui entra en coup de vent, comme pour répondre à cet appel.

- Mais...qu'est-ce que vous venez foutre ici, vous ? Ah ! oui, j'avais oublié, vous allez porter cet entrefilet à la composition. Et je le veux à la une, débrouillez-vous.

- A votre place, dit Stan, je mangerais un citron entier, avec la peau, et j'irais me coucher de bonne heure. Vous n'avez pas l'air bien, en effet. Sans gravité, c'est vite dit...

- Ça alors ! protestai-je...

- Hawkins, intervint le patron, dépêchez-vous donc, au lieu de jouer les rebouteux. Et maintenant, Drumann, ne parlons plus de ça, et dites-moi seulement ce que vous comptez faire demain...ce que vous comptez faire de sérieux, s'entend."

Je repensai soudain à ce type du zoo, et une idée me vint :

" - Et si j'interviewais les gardiens ? Je parlerais un peu moins directement des singes, et peu à peu, on glisserait de ce sujet à un autre. Dans trois jours les lecteurs auraient tout oublié..."

Le vieux me tendit sa grosse patte velue.

" - Touchez là, Drumann, mon garçon; vous remontez dans mon estime. Vous retrouvez le sens des réalités; une interview, c'est une chose faisable, et vous ne pourrez dire que des choses très plausibles. Si ce n'est pas sensationnel, voyez-vous, tant pis ! Pas trop n'en faut non plus. C'est bien, c'est très bien, très bonne idée; d'accord ! "

Mon Kay n'était plus là; je hasardai timidement :

" - A propos de mon augmentation, je voulais vous demander..."

- Plus tard, voulez-vous ? Nous en reparlerons. Je suis très occupé, mon cher, très...à demain. "

Ah ! la vache !

0

0 0

Le lendemain 23 mai, l'Echo publia l'entrefilet de Mon Kay, avec une coquille qui me faisait victime d'un " rhum " sans gravité. Je préférais cette version des choses, moins ridicule que l'autre, et, à tout prendre, plus vraisemblable .

Attablé au Bar des Barbares, je dégustai mes oeufs au lard en parcourant les titres du Clairon, que j'avais acheté. On dit que les marchands de confitures, qui connaissent la composition de leur maudite camelote mourraient de faim plutôt que d'en manger, et qu'au besoin ils préféreraient tâter de quelque marmelade concurrente. De même, je suis trop bien placé pour juger de la qualité des nouvelles de l'Echo, et il est naturel que je préfère goûter, sans illusions d'ailleurs, à celles du Clairon, les rares fois où il me prend fantaisie de lire le journal. C'est tout simple, et je me suis laissé dire que Mon Kay lui-même n'agit pas autrement.

A onze heures je pliai le journal, payai et partis chercher mon matériel. Peu après, magnétophone en main, j'approchais du pavillon des gardiens, dans un coin tranquille du parc, non loin des cages. Je cherchais des yeux le drôle de petit homme de l'autre jour, celui qui exerce sur ses prisonniers un tel pouvoir de fascination. Je vis seulement ses deux collègues, qui d'ailleurs lui ressemblaient beaucoup, transportant dans des brouettes la nourriture des chimpanzés et des ouistitis; les oranges, paraît-il, étaient déjà servis.

" - Messieurs... Je me présente : Q.A. Drumann, journaliste. Pourriez-vous m'accorder une interview, pour l'Echo du Canton ? Vous me parleriez de vos animaux, de votre métier..."

- Mais bien volontiers, nous sommes à vous dans un quart d'heure, le temps de nourrir nos pensionnaires, dit l'un.

- Commencez toutjourns par installer votre matériel en attendant, ajouta l'autre. Le pavillon est ouvert. Vous trouverez une prise de courant derrière la porte, et des rafraîchissements dans le frigo. Tiens, mais voici justement Laurent, qui va vous faire les honneurs..."

En effet, l'homme de l'autre jour débouchait justement d'une allée, muni d'un fort dégoûtant balai. Il me reconnut tout de suite.

" - Je pensais bien que vous finiriez par venir nous voir, s'écria-t-il. Excusez-moi, je reviens du nettoyage." Et, m'accompagnant jusqu'au pavillon, où il se lava les mains après avoir remis le balai dans un appentis : " - Vous avez bien fait, poursuivit-il, de vous adresser à nous; c'est nous qui connaissons le mieux ces crangs-cutangs..."

Il avait sorti une bouteille et, sur un signe d'acquiescement, remplit mon verre.

" - ...et pour cause, acheva-t-il, jovial. A la bonne vôtre ! "

Puis, sortant deux autres verres, qu'il essuya méticuleusement :

" - Alors, qu'avez-vous découvert de nouveau ?

- Rien depuis la dernière fois : ils parlent...

- Ils vous ont vraiment causé, alors ?

- Oui...Pas tous : celui qui mangeait une orange, vous savez ?...
- Ne m'en parlez pas, il nous donne bien des ennuis : il est mort ce matin.
- Non ? ! Que lui est-il arrivé ?
- C'est tout bête : un rhume...apparemment sans gravité, mais il n'est pas

d'espèce plus fragile que celle-là..." Il rit.

"- Il se peut aussi qu'il ait été victime d'une intoxication alimentaire... Les gens leur lancent toutes sortes de saloperies; et vous avez bien vu que celui-là, il mangeait tout...le coup de la mandarine, quoi ! Du reste, il était de constitution délicate.

- C'est vrai, renchérit l'un des acolytes qui revenaient de nourrir les ouistitis. Le climat y est peut-être aussi pour quelque chose. Enfin nous sommes tous mortels.

- Messieurs, dis-je, nous voilà au complet. Quand vous voudrez..."

Avec un geste d'assentiment, l'homme au balai, celui qui venait de m'annoncer la funèbre nouvelle, me tendit un paquet de cigarettes. J'y plongeai la main.

Et j'en retirai une cacahuète .

Les trois gardiens riaient à gorge déployée. C'était là sans nul doute une farce d'usage dans leur confrérie, et je n'eus garde de m'en formaliser.

"- Vous êtes prêts, messieurs ? " J'arborais un sourire compréhensif et professionnel.

"- Prêts,"répondirent-ils en chœur. Les bobines tournaient.

- O.K. messieurs les gardiens, je demanderai donc à l'un de vous de se faire l'interprète de ses camarades pour nous dire d'abord depuis combien de temps vous exercez au zoc d'Apeton, notre chère cité, et depuis combien de temps vous êtes commis à la garde des oranges-cutangs; après quoi vous pourriez nous faire part de votre opinion encce qui concerne vos étranges captifs.

Laurent, l'homme au balai, fit un pas en avant et je lui présentai le micro. Il prononça une phrase que le magnétophone, sans doute, enregistra, mais que je ne compris point. Car il parlait la langue bizarre, inhumaine, inouïe, que j'avais entendue, le premier jour, dans la cage, et que j'avais jugée être la langue des singes.

Au bout de dix minutes, il se tut, débrancha lui-même le micro, plia les fils. Un autre m'aida à me relever du banc où j'étais tombé assis, et le troisième m'ouvrit la porte. Comme une machine, je partis avec mon matériel. Debout sur le seuil, souriants, ils me regardaient m'éloigner et je sentais leurs regards comme trois vrilles dans mon dos.

Ce fut, paraît-il, un beau tapage lorsque Mac et Mon Kay entendirent l'incroyable enregistrement. Je dis : paraît-il, parce que je n'y étais pas; j'avais jugé plus diplomatique, en ce jour des jours, de rester chez moi bien au chaud, et c'est à sept heures du soir, au Bar des Barbares, que Stan Hawkins, à qui j'avais confié la bobine à midi, vint m'annoncer les nouvelles, comme convenu, et m'apprit ma disgrâce.

" - Le boss est dans tous ses états. Ce matin, le tirage dépassait vingt-cinq mille et le patron du Clairon faisait ses valises pour la Mongolie Extérieure. C'est un coup pour Mac, vous pensez. Pourquoi avez-vous fait cette blague, Drumann ?

- Je n'ai rien fait, que mon devoir professionnel.

- Je ne dis pas, mais Mon a déclaré : " C'est une mystification ". On a fait écouter le truc à Ben et à Nick, qui reviennent de l'étranger. " C'est du yeddich," disait Nick; " de l'esquimau ", soutenait Ben. Personne n'était d'accord là-dessus: sans doute n'était-ce pas une langue. Le singe croit que vous avez fait ça par truquage, en enregistrant à l'envers sur une mauvaise vitesse. Il est d'autant plus furieux qu'il pense que vous vouliez vendre le...enfin la chose à la radio...

- Comment peut-il croire que je trahirais l'Eche ?

- Justement Mon Kay lui a juré que, quand vous lisiez le journal, - et ce matin encore ici même - , c'était toujours le Clairon que vous achetiez, qu'il vous avait vu...C'en était trop pour le vieux : il a dit que vous manquiez de ...attendez voir...oui, de civisme, c'est le mot qu'il a employé, et qu'il vous foutait dehors.

- Le cochon ! l'ingrat ! le vieux sagouin !Au fait, ce n'est pas si bête, son idée ...la radio...Oui, j'y songerai.

- Je vous préviens qu'il a balancé votre bobine dans la chaudière du chauffage central.

- Damnation ! mais alors tout est perdu ! Qu'est-ce que je vais devenir ?

- Calmez-vous, mon vieux, un peu de cran; le chemin est tout tracé : vous entrez au Clairon, qui vous accueillera à bras ouverts, et bientôt, c'est Mac qui se repentira ! ...

- Stan, vous me sauvez la vie, vous me rendez l'espoir. Mais avant tout, je veux tirer au clair cette histoire du zoo. J'ai mon idée, je crois comprendre en partie ce qui se passe, mais il faut que je vérifie, et au plus tôt. Quelle heure avez-vous ?

- Euh...sept heures vingt-cinq.

- Parfait : c'est ouvert jusqu'à huit heures.

- Où ça ?

- Le zoo. J'y vais. Stan, demain, je vous expliquerai.

- C'est embêtant, dit Stan, Bob n'est pas là ce soir, pour la belote. Vous auriez fait le quatrième. Allez, restez donc, vous irez là-bas demain...

- Non, dis-je, inflexible; j'ai mieux à faire que de jouer à la belote !

Avec un serrement de pincettes et un pincement de cœur, je le quittai. Sorti du bar, je marchai vite. Il avait plus dans la journée, et il faisait frais. Le ciel lavé était d'un bleu très pâle - j'ai déjà dit combien je suis sensible à l'influence des conditions atmosphériques. Chose étrange, j'étais sans colère, et même sans curiosité : je crois que je savais déjà, confusément, ce qui m'attendait là-bas, au Rond-Point...

Au bout de l'avenue, je passai le grand portail, et m'engageai dans l'allée centrale, sous les arbres mouillés. On allait bientôt fermer; c'était l'heure du repas, et le parc était désert. J'arrivais. Je m'approchai par derrière de la cage aux singes, j'ouvris la porte de tôle avec mon passe-partout, j'entrai dans l'ombre de l'abri, et m'écrulai, assommé d'un coup bien appliqué sur l'occiput par un invisible agresseur. Je sombrai dans une sorte de coma.

0

0 0

Le reste n'est qu'un long cauchemar.

Hélas ! que n'ai-je suivi les sages conseils de Hawkins ! Mieux eût valu faire le quatrième à la belote que le troisième dans la cage aux singes !

Car c'est là que je revins à moi, il y a déjà quinze jours, revêtu moi aussi du désolant uniforme de l'Armée du Salut. Les deux autres captifs, muets, étaient penchés sur moi. Oui, c'est bien ce que j'avais pensé : c'étaient eux, les vrais gardiens, et les autres, ceux que j'avais interviewés, c'étaient les orangs-outangs du premier jour. Combien de temps avaient-ils médité leur coup ? Toujours est-il qu'ils avaient enfermé leurs anciens geôliers; ils en avaient empoisonné un, non pour avoir mangé le fruit défendu, mais pour avoir voulu me parler, me révéler l'affreuse vérité. Et moi, qui venais remplacer ce malheureux, le même sort m'attendait si je ne savais pas tenir ma langue...Quant à la femelle, ils en avaient profité pour organiser son évasion, et jamais je ne l'ai revue. Sans doute l'ont-ils rapatriée. Était-elle donc princesse en leur pays ?

Quinze jours déjà ! Mes compagnons ne m'ont jamais parlé, et cela se conçoit : n'ont-ils pas vu l'un des leurs lâchement assassiné par les singes ? Mais comme ils

ont changé en deux semaines ! Leur gaieté, ou du moins leur insouciance du ~~dé-~~ but , s'est bien vite dissipée, et à travers la barbe qui leur mange le visage filtre un regard terni, mouillé, pitoyable. Voilà qu'ils ont pris la mélancolique expression des orangs nostalgiques de naguère. Le grand maigre, surtout, dépérit à vue d'œil.

Les singes nous servent régulièrement de la nourriture, mais quelle nourriture ! Une sorte d'immonde pâtée pour chiens et chats. Nous n'osons manger autre chose, et nous laissons ce qu'on nous jette. D'ailleurs on ne nous jette plus grand chose : l'engouement est passé, maintenant que je ne suis plus là-bas pour l'entretenir. Et puis, inexplicablement, les visiteurs sont devenus très rares, et semblent trop préoccupés pour faire grand cas de nous...

Jusqu'à quand va durer cette mauvaise plaisanterie ?

10 (ou 11 ?) juin.

Plus d'espoir ! Que se passe-t-il donc en ville ? Depuis cinq jours pas un seul promeneur n'est venu au Rond-Point des singes.

Mais comment tout cela a-t-il été possible ? Que les deux ex-gardiens aient pu rester là sous les yeux du public - du temps qu'il y avait encore un public - sans provoquer le moindre étonnement, voilà qui me surprend médiocrement, car ils ont de vraies gueules de brutes, pour parler poliment, et comme l'uniforme cache le reste... Mais moi, un intellectuel, un journaliste, le récemment célèbre Q.A. Drumann, comment ne m'a-t-on pas reconnu, même à travers ces grilles ? Eh ! bien, c'est triste à dire, mais j'étais le seul à faire rire les quelques rares badauds qui eussent encore des yeux pour cette maudite cage !

Et maintenant, plus d'espoir... Oh ! je sens que je vais devenir fou, ou plutôt m'abrutir peu à peu, comme ces deux infortunés dont l'un mange gloutonnement et sans hauts-le-cœur l'abominable pitance dont il se lèche les babouines, tandis que l'autre passe ses journées à geindre et à grelotter en plein soleil, plus long et plus maigre que jamais. Parfois, son repas terminé, le vorace vient s'accroupir en face du malade, et s'applique, durant des heures, à imiter son tremblement. Qui m'assure d'ailleurs que ce processus n'a pas commencé aussi pour moi ? Car si, intellectuellement, je conserve une entière lucidité, je ne dispose d'aucun miroir pour contrôler l'invariance de mon angle facial. L'autre nuit, j'ai rêvé que je grimpais aux barreaux de la cage avec une incroyable agilité, et en plein jour, je dois parfois en réfréner l'envie; aussi bien est-ce le seul exercice qui nous demeure permis dans cette prison. Et ma barbe, comme elle a dû pousser ! Ah ! si j'avais un miroir !

Un miroir... Quelque chose de clair, en dehors de la cage, me tire l'œil par

son éclat insolite. Je bondis dans le coin, j'étends la jambe à travers la grille, et ramène aisément l'objet avec mes orteils.

Ce n'est pas un miroir, c'est un journal; plus précisément, un numéro, vieux de huit jours, du Clairon, abandonné dans les parages par un de nos derniers visiteurs, et apporté ici par le vent de cette nuit. Quelque sale et déchiré, il est encore en partie lisible, et c'est le cœur battant que j'en parcour les titres : " Au Conseil de Sécurité, M. U Thant travaille à réaliser..." Sans intérêt. Voyons la une. Ça, alors ! Le nom du journal a changé : " LE NOUVEAU CLAIRON, organe officiel de la section apetonienne de la S.P.A. (4^e édition) ". Et, sur six colonnes : " La S.P.A. contrôle à présent trente-cinq états de l'Union - les dernières résistances s'éteignent dans l'ouest ".

Eh ! bien, ça y est, j'ai compris d'où vient le coup. Mais tout n'est pas clair encore, car qu'est-ce que la S.P.A. ? "Nouvelles locales : l'Echo du Canton se révèle en faillite, les administrateurs sont sous les verrous... On envisage la réouverture du zoo fermé pendant les troubles..."

Trois paires de semelles ont fait crisser le gravier. Je n'ai que le temps de froisser et jeter le journal, car voici venir l'affreux Laurent et ses deux acolytes, lui portant son balai, eux poussant les brouettes du ravitaillement. Ils regardent en hochant la tête le grand maigre, notre compagnon, qui paraît à l'article de la mort, immobile, il ne tremble même plus, et respire à peine. L'homme - que dis-je ? - le singe au balai en semble très contrarié; ils tiennent conseil...

La captivité a affiné aussi mon odorat; or, ce matin, en m'éveillant, j'ai tout de suite reniflé une odeur étrangère. Puis c'est l'ouïe qui, à son tour, sort de son engourdissement. Je perçois des rires, des conversations dans une langue inconnue, et trop connue pourtant... On a rouvert le zoo ! Je saute sur mes pieds. La cage est entourée d'une foule de gens dont mon brusque mouvement excite la gaieté ; leurs silhouettes se découpent à contre-jour sur l'azur de juin, où s'élève un jeune soleil déjà tiède. Matin d'espoir ! Mes yeux éblouis se réhabituent progressivement à la lumière. Horreur ! ces spectateurs joyeux sont des singes, à la physionomie presque humaine...

Quant à l'odeur nouvelle, je me l'explique bien vite : nous sommes de nouveau quatre dans la cage; le malade d'hier a été, dans la nuit, évacué et remplacé. Il y a donc ici deux nouveaux-venus. Les malheureux !

Ainsi donc, j'allais les plaindre, lorsqu'ils ont commencé à remuer vaguement et à geindre, comme s'ils étaient encore plongés dans une profonde torpeur...

Et maintenant, c'est moi que je plains; car, les ayant retournés sur le dos pour voir leur figure, j'ai reconnu encore un peu hébétés, comme à leur ordinaire, mais cette fois sous l'effet du chloroforme et non du whisky - Mac Hack et l'infâme Mon Kay !

Une telle expression de désespoir a soudain envahi mon visage et crispé mes traits à la perspective de l'enfer imminent que tous les spectateurs se tiennent les côtes, tordus par un rire homérique.

Daniel Mont.

=====

CONTE NAVRANT

HISTOIRE DU MONSIEUR QUI AVAIT MAL AUX DENTS

Albiolo Trondif souffrait d'une rage dents et en mourut. Au bout de dix ans, la voisine, qui ne l'avait pas vu depuis dix ans, commença à s'inquiéter, et Ferdinande Flapi (c'est elle) pénétra chez lui par la fenêtre. Après avoir traversé le champ de blé qui avait envahi le corridor, après avoir laissé une main dans la gueule béante d'une plante carnivore tapie sous un guéridon, après avoir échappé, par miracle, à la strangulation par liane au bout de laquelle pendait Tarzan, elle tomba dans la mare nauséabonde qui tenait lieu de salle à manger, et fut instantanément dévorée par les crocodiles qui y pullulaient. Rien ne se passa pendant trois ans car la fille de Ferdinande croyait que sa mère était partie faire des courses. Ne la voyant pas revenir, elle s'effondra en pleurs et arrêta la cuisson de la daube qui mijotait en répandant des odeurs fétides. Elle décida de faire célébrer une messe, et, dans ce but, téléphona à l'abbé Mangueloutre qui apparut sur la fenêtre. Le choc fut trop violent pour son pauvre esprit affaibli par la douleur, et elle dit : " Bonjour, madame la tripière, donnez-moi trois cents grammes de mou." L'abbé obtempéra, la bénit, et disparut dans un nuage qui passait à la hauteur de la fenêtre en faisant vroum. La pauvre démente fut étonnée et mangea pensivement le mou. Elle se rendit chez le marbrier le plus proche, et lui commanda une plaque commémorative ainsi libellée :

ICI NAQUIT, VECUT ET DISPARUT

FERDINANDE FLAPI

PLEUREE PAR TOUS ET SURTOUT PAR SA FILLE

QUI PAYA CETTE PLAQUE

Pour l'inauguration, elle invita les chœurs de l'armée rouge qui en profitèrent pour édifier un mausolée dans l'escalier et faire pousser six millions d'arbres. Inch' Allah. La cérémonie fut très longue mais s'acheva quand même. Georgette Flapi, fille de la malheureuse dévorée, pleura longtemps.

Elle épousa un soldat russe, fut très malheureuse, et se suicida au bout de six mois.

François-Philippe de Treiziblapioz

G R A V U R E S .

- Tout de même, dit Krotchh, qui, comme tous les autres invités, se penchait vers l'oeuvre que venait de leur désigner leur hôte Brohlst, ces Terriens, pour une race primitive, possédaient des qualités artistiques étonnantes.

- En microgravure seulement, corrigea Slotchh.

- Oui, évidemment, car pour le reste, franchement, je ne pense pas qu'on puisse même appeler cela de l'art, reprit Krotchh.

- Cependant, interrompit Brohlst, j'ai entendu parler de peinture aussi.

- Bien sur, admit Slotchh, qui était chef de service au Musée des Civilisations Disparues, il y a un début de peinture, mais ce n'était vraiment qu'un début : le symbolisme en était encore primaire, et le moindre enfant en bas âge fait dix fois mieux.

- En tout cas, moi, dit Clâ, qui, ce soir là était l'épouse principale de Brohlst et avait donc droit à la parole, ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient pu réaliser de telles oeuvres avec les moyens techniques primitifs qu'ils avaient.

- Ils employaient un procédé à base d'électrons, du moins, c'est ce qu'on a cru déduire de leurs appareils, dit Slotchh.

- Des électrons, s'exclama Krotchh en masquant poliment sa bouche supérieure, ils auraient donc réussi à les domestiquer ?

- Sans doute, répondit Slotchh, car de nombreux appareils retrouvés lors des fouilles semblent aussi avoir fonctionné avec des électrons.

- En tout cas, reprit Clâ, dans le but de faire dévier la conversation du domaine technique auquel elle ne connaissait rien, quel que soit le moyen utilisé, ces oeuvres sont vraiment fantastiques.

- Oui, dit Brohlst, ce symbolisme est d'une transcendance vraiment sublime et nos meilleures microgravures ne l'atteignent pas toujours.

- Oui, dit Slotchh en se penchant sur l'oeuvre et en l'examinant de son oeil à grossissement différentiel, et admirez cette beauté structurale d'un rare effet, et aussi la sensibilité exquise des notations.

- N'empêche que ces êtres, coupa Kloak, le philosophe, étaient de bons matérialistes : lequel de nos artistes oserait présenter ses oeuvres sous forme de spirale, et sur les deux faces encore ?

- Bien sûr, admit Slotchh, mais la structure spiralée leur permettait d'ajouter au centre des compositions colorées, qui sont d'un bel effet.

- Sans compter, reprit Brohlst, que cela leur permettait d'y ajou-

ter le titre, car ces caractères sont bien une écriture, n'est-ce pas mon cher Kouki ?

- Il semble bien que oui, répondit Kouki, l'archéologue bien connu, mais croyez-moi, on n'est pas près de déchiffrer ces inscriptions.

- Oh, comme c'est dommage, s'écria Clâ, et tous tournèrent leur regard bioculaire vers l'inscription mystérieuse : "SHEILA : MA PREMIERE SURPRISE-PARTY".

MICHEL FERON

NOUS RECHERCHONS DES AUTEURS ET DES ILLUSTRATEURS.....

E C R I V E Z N O U S E C R I V E Z N O U S E C R I V E Z

.....
: LES BALADINS SOLITAIRES :
.....

La neige s'entasse au fond de la vallée verglacée. Mes doigts barbouillent la vitre embuée pour surprendre les bébés flocons. Ils se laissent voguer, et emprisonnent par gestes nerveux quiconque a une barbe noire autour des épaules. Ils sont frères.... Se chamail-
lent.... Se chevauchent.... Grimpent quatre à quatre pour édifier
des châteaux d'alvéoles.... On les appelle aussi les pèlerins blancs
de la nuit.

J'enfonce mes coudes en pointe dans le radiateur. La seconde s'
aiguise... Les secondes vrillent, étincellent... Les minutes lacè-
rent mes muscles... La fonte s'est ratatinée en pierre de feu. Je
refroidis mes bras sur le tablier de bois à l'échine métallique.
Papas et grands papas jusqu'à Jules Ferry ont raboté leurs petits
crânes mous sur cette table aux genoux cagneux. La surface grimace
des séismes grelottants. L'almanach mouvant de mes ancêtres a été bu-
riné méthodiquement afin qu'il soit déchiffré quelque soit le catacly-
sme. Je suis capable d'expurger mes couloirs cérébraux en un souf-
fle de toutes les amours d'antan des prénoms anonymes. Je n'ai ja-
mais rien gravé... Sinon la courbe d'un cœur en forme de soleil où
je suis bien encore incapable d'y loger une princesse. "T'es trop
mioche pour ces choses là!" radotent ceux qui ont oublié qu'ils fu-
rent tout petits. Sur les bas-reliefs antiques, impossible d'écrire
joliment avec lettres pleines et rosaces dénudées! Je griffonne des
rébus qui se lisent exactement comme mon nom. Dix fois par jour, il
faut contresigner. Alors la nuit, je sommeille comme tout le monde
mais je n'oublie jamais de rêver à de nouveaux graffitis. Le patro-
nyme familial trône ou défile colorié sur les pages tristement blan-
ches. Un zéro... Deux zéro... Trois... "T'es sur la pente savonneuse!"
J'ai bien retenu l'image coup de poing mais je n'ai jamais pris la
peine de la décortiquer. Les premiers zéros sont douloureux. Puis,
on s'adapte rapidement à la situation jugée critique par les autres.
Je les dissimulais entre la chaussette et le soulier, les jetais dis-
crètement dans la poche du voisin, les brûlais sur une allumette, les
reglissais sans les casser dans le crayon de M. Gresse, les mâchon-
nais pour les réduire en rien. Un jour ce fut la très grande mode

pour les bons, les meilleurs, les énormes têtes d'avoir des petits trains bondés de zéros. Depuis tout nourrisson que je fus, je hais les engouements collectifs. J'en profitais pour me débarrasser des cargaisons gênantes en échange de nougats truffés. Certes, la maladie me guettait; mais bientôt le dernier cri fut d'être armé de pistolets à grenadine. Ce fut le retour à l'indigestion monotone des pelletées de zéros secs et moisis. Depuis, ce n'est plus un léger saupoudrage, c'est l'avalanche. Je suis mitraillé de tous les horizons. Je suis la cible numéro un, la poubelle de tous les cancre du monde. Je viens de signer le contrat du siècle avec Lucifer, le seul qui s'est marié. Désormais, je suis la décharge publique des cervelles étourdies, le crachoir des gosses au sang paresseux. Je collectionne les vilaines notes... Les plus dépravées... Les plus défigurées... Puisqu'elles sont invisibles. Je les porte sur moi comme des colliers. Lucifer m'a décoré de l'ordre du dieu papier. Ma volonté se limite au pourtour d'une feuille toute vierge.

Je suis toujours dans la classe. C'est une boîte en carton où nous sommes tous des rats paralysés. Une voix s'est levée ce matin à 9 heures comme une brise acidulée qui plane mollement, rôde et reste comme un nuage suspendu autour du front. Les refrains sont épuisants au tympan le plus expérimenté. La chansonnette enivre l'oreille attentive... Je n'entends pas une syllabe. Le directeur, au dessus vient de brancher son poste de radio qui grignotte en crépitant. C'est drôle je louche sur le portrait du président de la république, cloué là-haut.. Le vocabulaire guimauve de Maîtresse semble s'échapper de la photo ghurie. La bouche de Maîtresse dessine des volutes soyeuses et, comme je suis toujours sensible aux agitations verbales du président, les ondulations des lèvres féminines s'allègent de toute sonorité et créent des millions de sourires. Des liasses de sourires qui m'encombrent les yeux à ne plus pouvoir tirer les paupières. Je me repose à nouveau sur le calorifère. J'efface les lunules de buée... J'élargis la vallée. En face, à flanc de colline, les sourires de Maîtresse se tiennent par les lèvres sur la neige, n'oubliant aucun pas, si ce n'est un jeune cri de flûte. Les sourires cabriolent, se roulent en boule boudeuse, éclatent, décollent la neige entre les dents et disparaissent à des lieues où le télescope dégingandé ne peut soupçonner leur passage. Et si c'était le soir, je fixerais la nuit au fond de ma poche, j'écoute-

rais les étoiles me sourire... Maîtresse les éteindrait une par une et nous entrerions comme visiteurs insolites au royaume désertique. Au dessus, le radio du directeur a des quintes folles. Un oiseau nocturne qui n'a rien à faire à une heure pareille de la matinée découpe le ciel en tessons de verre opaque. Il égrène des grappes de secondes toutes bleues et ovales comme l'oeil de Maîtresse. Les yeux se multiplient comme des bulles de savon au-dessus du rond des cheminées. Soudain, ils se pulvérisent contre les plafonds tranchants sablonneux. Les sourires s'immobilisent, se rebouchent, s'enterrent mollement. Les césures cousues se cicatrisent. La voix microcrossillon de Maîtresse tourne sur elle-même... Les mots chamboulés... S'agglutinent... Ronronnent sous le saphir à la jambe de bois... A chaque circonférence bouclée, le village que j'habite se reconstitue pierre par pierre... L'église est un glaçon trapu enfoncé dans la neige... Le clocher liliputien a honte... Je peux presque toucher les cloches! Le radiateur jaune moutarde est brûlant comme une braise cramoisie... J'étouffe le rougeoiment de ma chair toute rôtie... Mes mains à platdos halètent avant de rejouer les marionnettes frivoles.

Je suis le dieu papier... Lucifer me l'a appris. Je règne sur un coeur de papier en forme de soleil. "Ecris ce que tu veux, tu obtiendras tout de ton désir!" m'a soufflé Lucifer. Je crois sincèrement que l'école dans son pyjama de clown délavé a besoin de se défroquer! Je tire de ma chemise la feuille toute neuve. Ma plume sanguinaire gargouille sur le papier... Lucifer me guide le poignet. J'écris si peu souvent!

"Maîtresse, j'aime Toi, vien à Moi"

Lucifer s'enfuit comme un fantôme... Il n'a qu'un scooter vermoulu... Je ne le verrai jamais plus... Un plouf, dans la rivière élastique et le scooter bouchon est seul à flotter. Maîtresse s'arme du balai souffleur... Expulse les écoliers en culottes ébahies... Ils orient dans la neige des patates chaudes inpolies... Ils retournent chez maman, la boue sur la tête, le fessier en avant pour la chicote nerveuse. Maîtresse se déchaîne... Elle arrache le tableau noir... Le presse en bouillie... La craie pointe des pouces blancs au dessus de la mélasse... Maîtresse piétine ses heures supplémentaires qui gluent à ses semelles... Ses mains pataugent parmi les pages de cahier qui tombent en chiffon... Le calcul cristal s'étoile comme

une nuit chaude... Les formules se détraquent et, mutilées se vautrent livides... Les livres bavards sont cloués au parquet... Les mots apeurés se réfugient entre les lattes de bois bousculant les orthographes somnanbules... Je les écrase avec les résumés assommants... Les noms propres se suicident dans le cloaque... Les coeurs hoquètent et, dégorgeant un océan grumeleux de dates amères, de strophes bileuses, de leçons filandreuses... Les coeurs résonnent du fond de l'âme métallique... Les ballons du devoir se percent sur les arêtes de nos canines criminelles et, giclent en bouts caoutchoutés flasques... Le saphir boîteux de Maîtresse est définitivement cul-de-jatte... Elle entrebâille les lèvres... Son sourire siffle... Le président de la république accoudé au rebord de la photo rampe jusqu'à la niche... Dernier coup de galoche dans le ventre mollusque de l'école mère... Maîtresse me saisit pieds et mains et, nous nous sortons ficelés l'un à l'autre... Derrière nous, la carcasse monstrueuse s'écrabouille... Le directeur s'aplatit, se désosse comme une poupée crapaud... Le drapeau fier de ses belles couleurs pâlit... Creuse et, s'enfouit, tête la première... La neige complice enterre la plus belle chute de notre histoire...

J'éparpille des poignées de zéros en escalier que l'on escalade pour surpasser les montagnes... Et, loin du monde, je choisis un coquet zéro vertical... Nous nous glissons à l'intérieur comme deux jumeaux dans un oeuf... Nos bouches toutes nues s'habillent l'une contre l'autre... Le ciel bave des langues de lumière noire... Les nuages sauvages galopent à la manière des zèbres... Nos bouches toutes vêtues sont emmitouflées à jamais... Nous butinons tous les déluges du ciel, nous le dépouillons de sa collection de grains de beauté... Un large vertige se déclenche... Nous sommes le cataclysme orgastique... Le cosmos ébranlé est la proie d'une obscurité inoubliable... Nous sommes les habitants du désert... Un désert noir où l'écorce de nos corps furieux est aveugle... La mauvaise humeur du ciel et de toute sa petite famille refroidit en silence... Elle s'incline impuissante sur les orteils du plaisir réciproque précipice... Nous sommes une Maîtresse dingue et un enfant d'âge insignifiant... Nous sommes les fous qui ont arraché aux dieux et aux hommes l'orgasme délire...

Nous redescendons au village troupeau... Nous pourrions naviguer vers les contrées d'ailleurs... Mais l'ailleurs n'existe pas. Les chemins mènent tous aux villages... Et les villages ont tous le même maquillage... Nous les haïssons un par un, sans oublier les plus abandonnés... Impossible d'exister avec eux au sein de leur sabot véreux... Ils nous absorbent dès le premier souffle... Nous infligent une noëlle putride dans les veines... Nous coconnent des coquilles veloutées en trompe-l'oeil, tapissées de miroirs qui ne réfléchissent plus... Et, l'on gigote dans un berceau bardé de fers où ils nous étirent les poumons avec pour seule peinture au bout du couloir, une nature morte triste... Hors de la neige, les arbres se dressent comme des fils de fer... Je n'aurais jamais deviné qu'ils poussaient alignés en clôture... Le village forteresse est bien protégé des pestiférés migrants... Un peu en retrait, un arbre grand est isolé, si seul qu'il a une grimace curieuse... Non, il est debout, les autres sont à genoux, prosternés... Le choix est immédiat... Il est notre demeure de toujours... Nous grimpons à son cou... Ses épaules supporteraient toute une montagne... Les chaînes de zéros solidement arrimées sont nos plus jolis espoirs et souvenir... Autour de la nuque, elles sont froides comme la mort... Et, nous de rire, car il faut rire une dernière fois pour mourir avec force... Pas longtemps... Deux coups de timbales fendues... Les vertèbres se sont rompues... Nous nous balançons comme des lapins chevelus égorgés... Nous rions encore... Du plus loin que nous regardons, le vent ronfle lourdement en poussant des colonnes endeuillées de villageois poussiéreux... Ils murmurent en rang serré... Satisfaits ou non de cet hiver plutôt clément... "La neige a pris sa température... Elle a une sale fièvre..." De très loin, on dirait qu'ils se mortifient pour nous faire ressusciter... Des guirlandes d'enfants clignoient un pied sur l'autre en attendant le redressement de l'école allongée... Les copains mâchent des balles de carton qui, catapultées obstruent les antennes des auditeurs... Nos familles fournies se déploient aux premières loges... Elles sont muettes... Les larmes de sel tâchent sans aucune gêne les uniformes teints en noir... Mémé s'en inquiète... Au signal de pépé le chef, elles se relèvent toutes dessalées et rentrent étourdies se gaver de paroles inutiles... Des petites vieilles aux chignons démontables, presque inconnues prient à tout hasard, les

mollets dans la boue... Le curé enrôlé s'escrime à faire admettre que la bénédiction dans un cas pareil, c'est délicat... Les sandwiches font trempette dans le thé au chocolat ou dans la bière au coca-cola... Le vin coule des poches discrètes et, dénoue les crispations passagères... Les claques éclaboussent les galopins aux bajoues hilares... Ils pleurent pour de bon... Les incantations avinées fusent et, retombent sur la neige par flaques rouges... Le monde s'éloigne parce que la nuit approche... et le spectacle serait insoutenable!... Le maire et son bécot et ses amis policés enquêtent... La loupe dévisage la logique des faits... "Son compte est bon... Elle fait sauter l'école... Outrage à un édifice public!... Elle supprime froidement une pauvre victime innocente après lui avoir prodigué des gestes inconvenants... Et elle se fait justice, la scélérate!... Elle a même pas le courage de se constituer prisonnière..." Le garde champêtre béat roule tambour... "Oyez bonnes gens... Après la décision du conseil municipal et de son maire poli, les deux pendus serviront d'exemple pour les enragés futurs qui auraient des velléités à détruire ce qui est construit... Pour cette raison, ils resteront exposés où ils sont..." Les braves pères de famille responsables misent tout sur le sommeil avec assurance... Cela n'arrivera plus!... Chacun s'endort oubliant vite notre présence suspendue au-dessus du borbier terrestre...

Depuis, la nuit nous sommes l'ombre maigre du matou fugitif... Le jour, les moineaux édentés se collent à nos oreilles perchoirs, jouent à pigeon vole... Les visiteurs sont rares... Les chiens gâleux ne nous reniflent pas... Ils nous crachent dessus s'ils prennent la peine de viser... Nous ne sommes plus pour le village, comme lui est mort depuis toujours... Je caresse Maîtresse... Je ne sais plus si je rêve ou s'il y a longtemps que j'ai cessé de rêver...

DOUGLAS K. Mc. GUIGUE

POEME POUR UNE CHANSON MORTE

je l'ai vue la princesse la fée
la princesse aux yeux de nuit
dans un rêve autrefois une légende
dans un nuage une mémoire
un arbre mort
je l'ai vue
dans une légende d'hirondelle
et mes mains ont pleuré
la princesse la fée
la princesse aux yeux trop doux
le vent la brise me racontaient un regard fou
le vent a embrassé la brise
et la nuit
le coeur de mon sang faisait danser la nuit
ivre
de folie douce ivre
d'amour et mon sourire
la princesse aux yeux de nuit
la princesse la fée
Un fou s'est pendu au petit matin
chante mon arbre mort
chante légende
un souvenir pour le rêve autrefois
la princesse la fée
la princesse étoile de velours
une hirondelle se souvient
un fou son pauvre sourire
ma princesse ma fée
ma princesse aux yeux de nuit
un fou je me suis pendu au petit matin

Jean TAMAYO

LA-BAS

Il est une ville là-bas.

Une ville qui n'a jamais existé, et dont le nom résonne pourtant dans ma tête, comme les pas de ces fantômes qui cherchent encore leur route sur les mille chemins du passé.

Une ville au bord d'un lac. Immense. Des champs de tulipes la cernent de tous côtés, qui flottent sur des coussins de brume.

Là-bas.

Le vent de la nuit y fait grincer sur leurs gonds sans âme les portails de jardins disparus, dans des rues désertes dont le nom est un parfum si plein d'octobre qu'il invite au sommeil ou au rêve.

Et il y a là-bas, sous un if malade de nuit et de brouillard, la tombe d'un ami que je n'ai jamais vu et que je connais cependant mieux que moi-même...

Comme à travers les pluies de novembre, les choses prennent dans le jardin du temps, des formes fantomatiques.

Je sais pourtant, et vous devez savoir. Il est une ville.

Là-bas.

L'ombre de ces grands arbres va se baigner le soir sur les berges du fleuve. Vaste miroir où le temps qui n'est plus se reflète encore sur celui qui viendra. Il faudra bien que le temps vienne.

Dans la ville là-bas.

Dans la ville, sur les grands prés, étrange et lugubre, dont je ne connais rien et dont je me souviens.

Alain Chareyre-Méjan

VOUS AIMEZ LA BANDE DESSINÉE ! ACHETEZ ZINE - ZONE !

LE FANZINE - ZONE DE LA FANTAISIE DESSINÉE .

Le numéro = 3 Frs. 4 numéros = 10 Frs

JOSE FAYOS 232 RUE SAINT DENIS 75 PARIS 2^e

JACOBS



OLRIK



MORTIMER



BLAKE

NASIR

L'ENIGME

DE

L'ATLANTIDE



oo

BANDES DESSINEES -- BANDES DESSINEES

oo

.....
: E.P. JACOBS :
.....

Des illustrations de nouvelles, la fin d'un grand classique, des histoires complètes et huit histoires "à suivre" (dont sept appartenant à un même cycle) forment pour l'instant la totalité de l'oeuvre d'E.P. Jacobs en attendant la suite des aventures de Blake et Mortimer dont on nous promet sous peu la parution dans TINTIN, sous le titre "LES TROIS FORMULES DU PROFESSEUR SATO".

Est-ce beaucoup ? Certains penseront que non, se référant par là à d'autres dessinateurs dont la production se chiffre en milliers de planches. Et pourtant nous pensons que c'est beaucoup, ne tenant plus compte alors de la "quantité" du travail effectué par Jacobs mais de sa qualité et de l'indélébile empreinte qu'il aura laissée dans l'histoire de la bande dessinée.

Mais qui est E.P. Jacobs ?...

Il est l'homme d'une double formation qui, non content de fréquenter l'Académie des Beaux Arts, poursuit dans le même temps de brillantes études au Conservatoire qui le virent sur les planches en tant que baryton d'opéra aux côtés de noms parmi les plus illustres de l'avant-guerre. Cependant les hostilités le forcèrent à abandonner la scène et dès lors il ne se consacra plus qu'au dessin.

Il débute en tant qu'illustrateur de nouvelles dans l'excellent magazine belge BRAVO, aujourd'hui disparu. C'est peu de temps après qu'eut lieu l'entrée en guerre des U.S.A. avec pour conséquence dans le monde de la bande dessinée l'interruption en Europe des séries en provenance d'Outre-Atlantique, parmi lesquelles le fameux "FLASH GORDON" d'Alex Raymond que publiait BRAVO. Plutôt que de laisser la série en suspens, ses éditeurs belges, faisant preuve d'une conscience professionnelle que pourraient leur envier nombre de leurs confrères, demandèrent à Jacobs d'en improviser la fin. Ce dernier s'en tira brillamment en quelques planches et c'est ainsi qu'il fit ses premiers pas

dans la science-fiction dessinée qui allait, par la suite, caractériser la quasi-totalité de son oeuvre.

Sitôt "FLASH GORDON" terminé, il entama la réalisation du "RAYON U", magnifique avant-première de ce que devaient être plus tard les aventures de Blake et Mortimer. Les personnages du "RAYON U" (consacré récemment par une réédition dans PHENIX, n°5 à 7) préfigurent en effet de façon flagrante les protagonistes de la célèbre série. Seuls les noms se modifièrent, le Professeur Morduk devenant Mortimer, Lord Calder, le Capitaine Blake, Dagon, le Colonel Olrik et Nadjî, Nasir, le "fidèle serviteur". Mais les caractéristiques physiques et dramatiques de chacun des héros demeurèrent d'une bande à l'autre.

C'est à cette époque que Jacobs rencontre Hergé et qu'il devint son collaborateur sans pour autant cesser le travail qu'il effectuait pour le compte de BRAVO ainsi que d'autres magazines qui avaient noms : ABC, LUTIN, BIMBO, etc... Cette collaboration les mena à la date du 26 septembre 1946, date historique s'il en fut puisqu'il s'agit de celle de la sortie du premier numéro de TINTIN et, par voie de conséquence, de la parution des premières planches du "SECRET DE L'ESPADON" qui inaugure le cycle des aventures du Capitaine Blake et du Professeur Mortimer. Il convient de souligner l'ampleur du sujet choisi par Jacobs pour ses débuts dans TINTIN puisqu'il ne s'agit pas moins que d'une immense fresque de 142 planches brossant un très convaincant tableau de ce qu'aurait pu être une troisième guerre mondiale déclenchée par les jeunes...

Dès lors Jacobs ne devait plus quitter les pages de TINTIN y publiant à un rythme régulier, quoique lent, la suite des aventures de Blake et Mortimer ainsi que quelques (rares) histoires complètes dont il faut surtout retenir une admirable adaptation du roman de H.G. Wells : "LA GUERRE DES MONDES" (dont on murmure qu'il se prépare une très prochaine réédition).

Au "SECRET DE L'ESPADON" succéda "LE MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE" (108 planches), puis dans l'ordre de parution, "LA MARQUE JAUNE" (66 planches), "L'ENIGME DE L'ATLANTIDE", "S.O.S. METEORES", "LE PIEGE DIABOLIQUE", "L'AFFAIRE DU COLLIER", (ces quatre dernières histoires comportant chacune 62 planches), et

bientôt : "LES TROIS FORMULES DU PROFESSEUR SATO".

Deux points caractérisent l'ensemble de l'oeuvre d'E.P. Jacobs : la qualité exceptionnelle des dessins et le soin extrême apporté à la conception et à l'élaboration des scénarios.

Pour ce qui est des dessins, Jacobs s'explique lui-même en ces termes :

"Je désire (...) développer chez mes jeunes lecteurs le sens artistique en leur mettant sous les yeux des dessins soignés au maximum".

Soulignons au passage que cette conception de la bande dessinée destinée à un public d'adolescents s'oppose à celle de certains autres dessinateurs qui pensent qu'un dessin par trop fouillé ennueie le lecteur et l'écarte de la ligne suivie par le scénario. Qui a raison ? Jacobs, avec sa "formation du goût artistique" ou ceux qui refusent des dessins qu'ils jugent "trop chargés" ? Le problème est posé...

Quoi qu'il en soit, le graphisme de Jacobs est un graphisme au trait souple et précis. Ses dessins, bien que souvent à la limite d'une certaine caricature (Hergé) ne comportent jamais aucune faute d'anatomie ou de perspective. On sent dans la netteté du trait, dans l'implacable précision avec laquelle sont rendus les décors (souvent empruntés à la vie réelle) l'empreinte d'une "école" belge à laquelle ne sont pas étrangers des gens comme Jacques Martin et, bien sûr, Hergé.

On retrouve dans les premières histoires de Jacobs l'influence du style nerveux mais précis d'Alex Raymond qu'il lui avait bien fallu imiter afin que les planches de "FLASH GORDON" qui lui étaient dues ne tranchent pas trop avec celles qui les précèdent. Mais cela s'estompe au cours du "SECRET DE L'ESPADON" pour disparaître complètement au profit d'un dessin très personnalisé qui n'aura de cesse de se perfectionner jusqu'à "L'AFFAIRE DU COLLIER".

Le caractère inimitable (et ce en dépit des nombreux plagiaires qu'il a suscités, dont le dessinateur (sic !) de "WAMPUS" qui n'a pas hésité à recopier, avec autant de malhonnêteté que de maladresse certains dessins de "L'AFFAIRE DU COLLIER") des illustrations signées Jacobs tient en grande partie à l'uti-

lis-tion qui y est faite de tous les éléments narratifs qu'offre le 9e art à ses créateurs. Parmi ces éléments, le plus important et celui avec lequel Jacobs jongle avec le plus d'adresse est la couleur. Il a atteint dans ce domaine une maîtrise et une perfection telles qu'elles en font l'un des rares dessinateurs dont on puisse dire qu'il a pleinement assimilé le caractère "affectif" du langage dont use la bande dessinée.

L'emploi de la monochromie pour tel dessin ou de la trichromie pour tel autre n'est jamais gratuit ici et la signification qui s'y rattache est d'une importance capitale pour l'adhésion du lecteur à l'aspect dramatique du récit.

Outre l'utilisation de la couleur, il faut parler de celle de la précision dans le graphisme. En effet Jacobs ne se contente pas d'être minutieux dans ses dessins, il utilise cette qualité à des fins narratives en glissant une foule de détails dont le caractère primordial échappe parfois, hélas, à une première lecture. A ce propos, il faut citer en exemple l'un des plus étonnants de ces détails; il s'agit du "GUERNICA" de Picasso reproduit par quelque anonyme artiste en détresse sur les murs des souterrains du Paris ravagé du "PIEGE DIABOLIQUE" (p. 31)?.... Voilà qui se passe de commentaires.....

Enfin il ne faut pas oublier le découpage. Sur ce point les progrès sont notoires depuis le "RAYON U". Dans cette première aventure, en effet, la répartition et le cadrage des dessins n'avaient rien de particulièrement révolutionnaire et le rythme du récit en souffre considérablement. Parfois trop vifs, souvent monotones, les enchainements trahissent la dette de leur auteur envers Alex Raymond tout en révélant l'écart qui sépare les deux hommes. De plus on sent encore trop l'ancien illustrateur de nouvelles dans ces dessins figés qu'un commentaire touffu relègue fréquemment au second plan. Dès "LE SECRET DE L'ESPADON" on voit apparaître une certaine amélioration. Certes les textes sont toujours envahissants et c'est là un défaut dont même aujourd'hui Jacobs ne s'est pas entièrement débarrassé mais ce sont les dialogues qui l'emportent sur le commentaire et cela contribue davantage à la vie du récit. Les cadrages sont effectués avec le soin d'un réalisateur cinématographique et les enchainements sont

beaucoup plus souples que dans l'histoire précédente. On peut cependant regretter la rigoureuse symétrie selon laquelle s'agencent souvent les dessins dans la planche, ce qui a tendance à alourdir cette dernière. Il s'agit là d'une autre marque d'appartenance à cette "école belge" dont nous parlions plus haut. Mais à mesure que le style de Jacobs se personnalise, la place qu'occupe chaque illustration tend à être choisie plus en fonction de son importance narrative qu'en vertu d'une pseudo-harmonie symétrique.

Pour ce qui est des scénarios, ils témoignent d'un sérieux et d'une culture qu'il est peu fréquent de rencontrer dans les bandes destinées (en principe) à un "jeune" public. Leur auteur ne s'engage jamais dans une nouvelle aventure avant d'en avoir longuement vérifié tous les aspects et l'érudition ainsi que la documentation dont il fait preuve sont désormais légendaires. Chacun sait qu'avant d'entamer "LE SECRET DE L'ESPADON" plusieurs maquettes du célèbre appareil furent réalisées par des spécialistes qui confirmèrent par la même occasion sa validité technique et scientifique. Une autre maquette, celle du "Chronoscaphé" qui emmène Mortimer dans le torrent des siècles fut également construite pour "LE PIEGE DIABOLIQUE".

Mais la qualité des scripts de Jacobs ne s'arrête pas là. Ils sont rapides, riches en rebondissements et l'ennui n'y connaît jamais de place. C'est ce qui a conduit Rémo Forlani à écrire :

- "Les histoires signées E.P. Jacobs ont l'attrait de véritables romans, passionnants récits dignes de figurer sur les rayons de votre bibliothèque aux côtés des chefs-d'oeuvre du roman d'aventure".

Du "RAYON U" à "L'AFFAIRE DU COLLIER" il est possible de dégager un certain nombre de thèmes que nous retrouvons de façon plus ou moins régulière dans chacun des épisodes. Le plus important d'entre eux est sans conteste le thème du "souterrain". Il n'est point d'aventure dessinée par Jacobs dont une partie ne se déroule sous terre. Or, aspect paradoxal de ce thème, le souterrain, lieu de "l'obscur" mène le héros sur la voie de la "lumière". Entendons par là que l'endroit sur lequel il débouche est d'une importance capitale, voire même primordiale, pour la progression dramatique du récit. En fait il s'agit toujours du "coeur" même de l'histoire, lieu et moment où tout se joue pour les forces en présence.

En outre, de par le caractère propre à l'oeuvre Jacobsienne, le souterrain fait passer à Blake, Mortimer ou tout autre personnage le seuil de l'interdit, du sacré, de l'espace réservé à "ceux qui savent", aux initiés, endroit où réside et d'où jaillira la Vérité.... "La Vérité jaillissant des Ténèbres", thème ésotérique s'il en est et auquel les sympathies littéraires de Jacobs ne sont pas étrangères...

A ce thème s'enrattache immédiatement un autre : celui du "mystère archéologique". Directement lié au premier, ce dernier thème a donné lieu à deux chefs-d'oeuvre de la série "Mortimer" : LE MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE et L'ENIGME DE L'ATLANTIDE.

Venons en maintenant à ce qui nous semble être bien plus qu'un thème, un "genre littéraire" dominant et animant la quasi-totalité de l'oeuvre de Jacobs : la Science-Fiction.

Précisons tout de suite que cette dernière demeure fort éloignée de celle, peuplée d'univers délirants et de surhommes, que l'on trouve dans les comic's en provenance des U.S.A. En fait, c'est presque d'anticipation scientifique qu'il faudrait parler ici, plutôt que de S.F. au sens où on l'entend actuellement. Jacobs, en effet, refuse de s'écarter, sinon du "scientifiquement possible" (ce qu'un épisode comme "LE PIEGE DIABOLIQUE" viendrait démentir) du moins du "scientifiquement plausible". On peut le lui reprocher mais cette attitude offre le triple mérite de lui permettre d'utiliser de façon pleine et entière les thèmes qui lui sont chers, d'accrocher le lecteur grâce au caractère d'authenticité qui se dégage de ses histoires et d'allier au réalisme fouillé de son graphisme une vraisemblance sur le plan du scénario qui fait de chacun le parfait contrepoint de l'autre.

Les thèmes de S.F. qui sont à l'origine des différents albums de la série sont des plus variés, allant de la "politique-fiction" (SECRET DE L'ESPADON) au voyage dans le temps (PIEGE DIABOLIQUE), en passant par "l'archéologie-fiction" (ENIGME DE L'ATLANTIDE), la "guerre météorologique" (S.O.S. METEORES) etc, etc,... et l'on devine dans la façon dont ils sont abordés la présence de courants littéraires typiquement anglo-saxons. Jacobs ne dissimule d'ailleurs pas son attrait pour des gens comme Edgar Poe, Stevenson, Conan Doyle, H.G. Wells, etc... et son oeuvre en témoigne abondamment.

Il exista un accord profond entre l'homme et l'oeuvre et c'est là, à notre avis, le meilleur gage de qualité qui soit. Nous n'en voulons pour preuve que ce qui s'est passé lorsque cet accord, pour une fois, s'est rompu, c'est-à-dire lorsque Jacobs a réalisé "L'AFFAIRE DU COLLIER".

Cet album peut être considéré à plus d'un titre comme une expérience suivie d'un échec.

D'une part, à l'invitation de son éditeur, l'auteur a effectué quelques essais de collaboration et quelques planches furent réalisées (sur des découpages et des crayonnés de sa main) par un confrère (vraisemblablement Forton ou Vance). Disons dès à présent qu'il a abandonné ce procédé pour l'épisode en cours de préparation, fort conscient de la médiocrité des résultats. Les dessins, misément reconnaissables, qui ne lui sont pas dus, ne "cadrent plus" avec le récit. On sent très nettement la distance qui sépare le dessinateur du travail accompli et il s'en dégage une impression de froideur qui tranche de façon brutale avec ce à quoi nous étions habitués.

D'autre part, certains critiques ayant émis le voeu de voir paraître une histoire de simple affabulation, moins "intellectuelle", Jacobs s'est plié à leurs exigences en sacrifiant au genre policier. Et c'est là que réside sa plus grande erreur car le fait de confronter ses héros à une banale intrigue policière après leur avoir fait vivre des aventures dont certaines comptent parmi les plus fabuleuses dont rêve l'esprit humain crée un profond malaise auquel n'échappent ni l'auteur, ni le lecteur, ni.....les héros.

Fort heureusement, l'affaire de "L'AFFAIRE DU COLLIER" a servi de leçon à l'auteur des aventures de Blake et Mortimer et le prochain épisode retrouvera le ton des autres albums.

Perfection graphique, richesse et invention dramatique, tels sont donc les éléments caractéristiques de l'oeuvre d'E.P. Jacobs. Mais avouons que cette oeuvre présente des aspects si nombreux et si variés que nul doute ne subsiste quant à l'insuffisance d'un article tel que celui-ci en regard du sujet traité. Il ne s'agit là que d'une tentative de présentation sommaire de celui que nous considérons comme l'un des créateurs les plus originaux de la bande dessinée francophone. Quiconque veut en savoir davantage peut se reporter à la bibliographie (bien incomplète) par laquelle nous concluons.

B I B L I O G R A P H I E S O M M A I R E :

1) Histoires signées E.P. Jacobs :

- LE RAYON U / Paru dans Bravo. Réédité dans PHENIX n° 5 à 7
- LE SECRET DE L'ESPADON / Paru dans TINTIN, Album DARGAUD.
- LE MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE // Idem
- LA MARQUE JAUNE / Idem
- L'ENIGME DE L'ATLANTIDE / Idem
- S.O.S. METEORES / Idem
- LE PIEGE DIABOLIQUE / Idem
- L'AFFAIRE DU COLLIER / Idem
- LES TROIS FORMULES DU PROFESSEUR SATO / A paraître dans TINTIN.
- LA GUERRE DES MONDES / Paru dans TINTIN
- RAMSES II / Idem.

2) Principaux articles parus sur E.P. Jacobs et son oeuvre :

- Dans la revue PHENIX :
 - n° 2 : LE MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE : C. Le Gallo
 - n° 3 : E.P. JACOBS ET LA GRANDE PYRAMIDE: E.P. Jacobs
 - n° 4 : BLAKE, MORTIMER ET LA SCIENCE FICTION : C. Le Gallo
 - n° 5 : LE RAYON U : C. Le Gallo et M. Claes
 - n° 6 : L'ESPADON : C. Le Gallo et Jacobs
 - n° 9 : L'ENIGME DE L'ATLANTIDE : C. Le Gallo
- Dans la revue POCO :
 - n° 11 : LE LONDRE D'EDGAR : P. Fresnault-Deruelle
 - id. : LE MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE : P. Fresnault-Deruelle

3) Ont été gravés en disques :

- Disques FESTIVAL : LA MARQUE JAUNE
LE MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE
- Disques PHILIPS : LE SECRET DE L'ESPADON

4) Ont fait l'objet d'une adaptation radiophonique :

- S.O.S. METEORES
- LE PIEGE DIABOLIQUE

SERGE LAUGHLIN

IL SUFFIT...

Après une collaboration trop régulière à Charlie, Willem avait cessé, dans les numéros de mars et d'avril, de faire paraître ses fâcheux graffiti.

Charlie ressemble beaucoup aux Hara Kiri, mensuel et hebdo (on devrait à ce propos créer aussi un quotidien, un bimensuel, un bimestriel, un trimestriel, des numéros spéciaux, hors série, des rééditions de numéros épuisés : on gagnerait encore plus d'argent...) . La disparition de Willem allait lui donner un peu de personnalité et de dignité; c'est du moins ce que les gens de goût pouvaient espérer. L'espoir était vain : le numéro de mai et le monsieur zag l'ont montré.

" La fin du monsieur zag " est beaucoup moins sale que les autres willemnies et tout aussi indigente.

Beaucoup moins sale : Willem a abandonné, pour un temps, une grande partie de ce qui caractérise son triste style, les bas-ventres qui coulent, les anus qui polluent, la sexualité vomitive et autres raffinements qui alimentent d'ordinaire ce grand Collecteur de la B.D. : il est difficile de dire si c'est une évolution ou un accident; toujours est-il que pour une fois notre dessinateur a bien voulu laisser stagner dans son cerveau liquide les accouplements monstrueux, le génital malsain, les petites filles aux jambes fili-diffformes et tout son cher Bestiaire de la scatophilie. Il reste bien, dans le "monsieur zag", quelques petits enfants qui injurient leur papa, mais ils ne font que suivre l'exemple de leur maman et de toute façon, depuis Wolinski, ça ne retient même plus l'attention.

C'est donc peu de chose, en somme, que ce monsieur zag qui occupe cependant bien des pages. Ici, l'histoire, traditionnellement lamentable chez Willem, existe à peine. Le dessin est fort laid, ce qui n'est pas forcément intentionnel et la langue française (pardon : le langue français), dans ce qu'il faut bien appeler le scénario, est bien entendu écorchée selon la vilaine habitude de Willem.

Monsieur zag, dont il faut se garder de parler trop longuement, n'exprime rien, ne correspond à rien; c'est absolument n'importe quoi. Il faut une extraordinaire bonne volonté pour appeler cela de la bande dessinée; quant à l'humour, qu'il me soit paradoxalement permis de rigoler doucement. Monsieur zag n'a rien à faire dans Charlie qui trahit sa devise en le publiant.

Nous suggérons à Willem de s'installer définitivement chez les frères Hara Kiri ou de regagner les Pays-Bas.

Nous suggérons à Charlie de remplacer de telles inepties par quatre planches de Peanuts supplémentaires.

C'est encore Charlie qui bénéficiera de l'opération.

GillesCHOMEU

oooooooooooooooo

POUR WILLEM

Cela va bientôt faire deux ans que Willem est publié régulièrement en France. Pratiquement aucun article, même dans les revues spécialisées. Pourquoi ? Tout simplement parce que ses dessins paraissent dans des revues que nos censeurs ont heureusement oubliées : HARA-KIRI mensuel et hebdo, et Charlie. La presse spécialisée, elle, préfère se taire sur Willem et vanter de vieilles bandes (aujourd'hui insipides) qui firent le dit "Age d'or". Non, n'en déplaise à Serge Laughlin (voir le n°1 de Nyarlathotep) ce n'est pas d'un magazine comme JOHNNY que peut dépendre un nouvel "Age d'or" de la bande dessinée. Il peut tout au plus le retarder.

Un nouvel " Age d'or " dépend plutôt de revues comme HARA-KIRI précisément. Il n'est qu'à mentionner les noms de ceux qui y publièrent leurs premiers dessins pour s'en convaincre : Molinsky, Hopf, Peellaert, Reiser, Topor, Fred et enfin Willem (j'oublie les autres volontairement, question de goût !)

On comprend alors que ce soit de revues comme Nyarlathotep que viennent les premières attaques ; n'ayant encore aucune susceptibilité à ménager elles peuvent se permettre de dire ce qu'elles ressentent.

Willem provoque le dégoût. Il paraît que dans l'article de mon honoré confrère (que je n'ai pu lire) c'est un peu plus que du dégoût. Je comprends aussi pourquoi il a choisi "la fin de monsieur Zak" pour descendre Willem. Cette bande est précisément assez peu en rapport avec sa production habituelle, et ainsi difficilement défendable avec les arguments que l'on peut mettre en avant pour défendre tous (ou presque tous) ses dessins.

Il est évident que le dégoût que l'on peut ressentir devant eux n'est en aucune façon dû au graphisme (je n'ai encore jamais vu quelqu'un vomir devant un dessin, si mauvais soit-il !) mais bien à ce qu'il représente. C'est volontairement que Willem choisit ses sujets : guerres, curés, tortures, financiers, majorités silencieuses, juges, armées, polices, traite des blanches, drogue, consommateurs, bref toute la merde au milieu de laquelle nous nageons tous les jours, merde accompagnée d'un zeste de pornographie, cela va de soi...

Allons, admettez que vous êtes de mauvaise foi quand vous dites que Willem c'est du caca, le caca c'est ce qui est autour de vous et que vous vous refusez de voir. A moins que vous ne soyez de l'Armée du Salut ? Ordre Nouveau alors ?

Pour ceux qui aiment Willem - section pornographie : un petit livre (chez Thomas Rap, Uitgever, Reguliersdwarstraat 91 AMSTERDAM) intitulé : " VEERTIG VIEZE TEKENINGEN " . - section guerre du Vietnam : un autre livre (chez Van Gennep, nes 128 AMSTERDAM) intitulé : " BILLY THE KID".

Pour ceux qui adorent Willem, prière de se mettre en rapport avec l'auteur de cet article qui a de sérieuses difficultés (financières bien sûr) pour monter une exposition sur le type dont il a été question tout au long de cette page. Ne pas écrire au journal, j'ai pas confiance...ils n'adorent pas Willem... Le faire à : YVES LECOINTRE, 101 Avenue du TRIEVOZ - 69 VILLEURBANNE.

YVES LE COINTRE

=====
=====

Pour vos recherches, ventes, achats, échanges...

Utilisez nos petites annonces entièrement gratuites

R. LE GLOANEC 8 RUE SAINT POLYCARPE 69 LYON 1^{er}

Faites-nous parvenir, à la même adresse, vos

suggestions, avis, insultes.....pour

notre rubrique : LE COURRIER DES LECTEURS

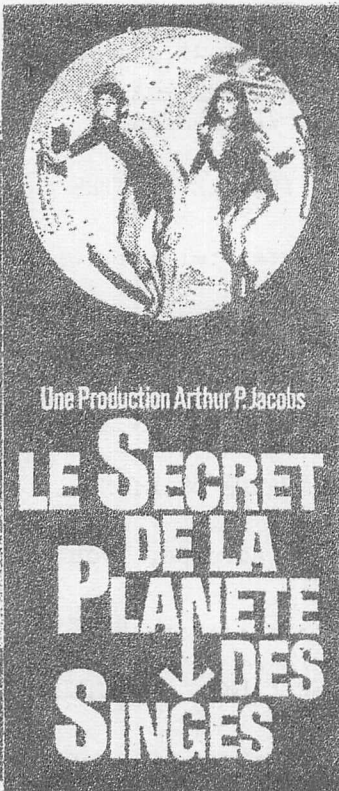
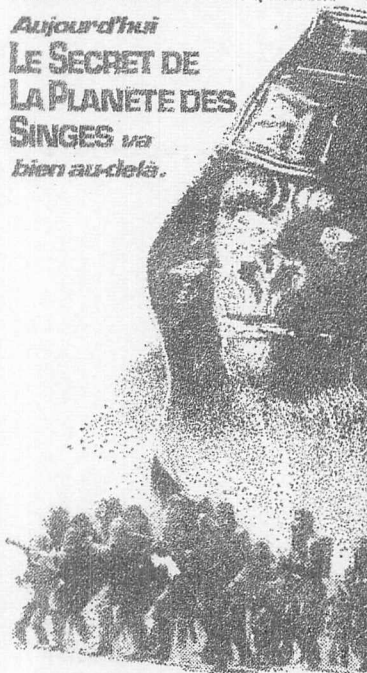
+=====+

Dans les deux articles qui précèdent certains noms propres sont orthographiés de façon différente, nous avons respecté le texte des auteurs. Le Directeur

CINEMA



LA PLANETE DES SINGES
révéla un monde terrifiant...
Aujourd'hui
LE SECRET DE
LA PLANETE DES
SINGES va
bien au-delà.



20th CENTURY-FOX présente
avec JAMES FRANCISCUS * KIM HUNTER * MAURICE EVANS
LINDA HARRISON et PAUL RICHARDS * VICTOR BUONO * JAMES GREGORY * JEFF GOREY
NATALIE TRUNDY * THOMAS GOMEZ
et CHARLTON HESTON dans le rôle de Taylor
Produit par APJAC PRODUCTIONS * Producteur Associé MORT ABRAHAMS * Réalisé par TED POST * Scénario de PAUL CEHN
l'histoire de PAUL CEHN et MORT ABRAHAMS * Basé sur des Personnages Créés par PIERRE BOULLE
Musique de LEONARD ROSENMAN * PANAVISION® Collège par DELLNE®



de Claude D'ANNA -

FANTASTIQUE ET CINEMA D'ANIMATION

On pourrait tenir une liste, moins courte qu'on ne le pense, des cinéastes d'animation capables de donner un de ces films dont la rigueur et la concision - renforcées encore par l'exigence d'une technique qui, image par image, élève les studios de prise-de-vue au rang des autres d'enlumineurs - font qu'ils restent dans notre souvenir comme des moments privilégiés de notre mémoire de spectateurs de cinéma.

D'année en année, et généralement au cours de ces événements confidentiels, hélas ! que sont les festivals et les projections privées, la liste de ces alchimistes cuisinant sans fin leur brouet philosophal, de ces cent-fois-sous-la-caméra-remettant-leur-ouvrage, s'enrichit d'un nom nouveau, créateur exceptionnel au nombre de ces créateurs déjà exceptionnels du cinéma que sont les cinéastes d'animation.

Parfois, c'est un nom totalement inconnu qui vient forcer notre admiration dès sa première apparition en tête d'un générique.

Ainsi par exemple, BOOREK, qui, de la fonction de scénographe, brillant certes, passe brusquement, avec son " Apprenti du forgeron " au premier rang des pourtant considérables animateurs yougoslaves (Annecy 62), et qui n'a pas cessé depuis à chacun de ses films de susciter notre étonnement émerveillé. Même chose en ce qui concerne FUKUKAWA, autre scénographe, japonais cette fois, qui, surgi de l'ombre du AOS de Kuri, présente, à Annecy 67, un " Minotaure " qui l'impose parmi les plus attachants cinéastes d'animation nippons. On trouverait d'autres exemples de ces générations spontanées de créateurs adultes et toujours complets (c'est à dire tout à la fois réalisateurs, scénaristes et graphistes) jaillissant ainsi armés de la cuisse de l'animation. L'un des derniers et des plus brillants exemples en date étant celui du Hongrois Jozsef GEMES avec un " Concertissimo " qui fut l'un des sommets du festival de Annecy 1968.

Et puis, il y a les autres, ceux qui, après quelques coups d'essai passent brusquement la ligne. Ceux qui, après quelques films insatisfaisants, imparfaits, inégaux, font le film qui nous les fait ranger aussitôt dans notre musée imaginaire.

C'est SZCZECZURA avec " Le fauteuil ", puis " Hobby "; c'est MURAKAMI avec " Le souffle " et plus encore avec " Le bon ami " au dernier festival de Tours; c'est WOLF avec " La boîte ", BOZZETTO dont on espérait bien " Ego " depuis " Les deux châteaux "; c'est le FOLDES de " Appétit d'oiseau " et " Aggression ", et puis, parce qu'il faut bien limiter les exemples, c'est récemment Raoul SERVAIS avec son dernier film " Goldframe ".

A la fois peintre, directeur du "Département Animation " de l'académie des beaux-arts de Gand et chef de file de l'ASIFA (association internationale des réalisateurs de dessins animés) pour la Belgique, Raoul Servais est, avec Gaston ROCH, VAN LAELDER, Eddy RYSSACK et quelques autres, de ceux dont le talent et le goût de l'expérimentation nous font oublier que les Astérix et autre Tintin nous viennent eux-aussi de la Belgique. En face de la quantité assenée par Belvision, le studio où l'union, succédané belge de l'épinard, fait la force d'une production toute en potion magique et marchands de soupe, Raoul Servais et les quelques autres individualités belges, tiennent le rôle que jouaient les indépendants de l'UPA en face de l'usine disnéenne de BURBANK.

A partir de 1945, Raoul Servais commence à expérimenter le film d'animation. En 1959 il termine " Lumières du port " , en 1963 " La fausse note " .

En 1968, à Namur, Raoul Servais présente " Sirène ", son quatrième film et, hors compétition, " Chromophobia ", son petit troisième. Terminé en 1966, " Chromophobia " est l'histoire d'une armée de petits envahisseurs blafards, casqués, sanglés et bottés de noir, qui s'affairent à satisfaire leur phobie en réduisant la nature multicolore aux dimensions étiques d'un ordre en noir et blanc. Si chacun s'entendait à reconnaître en " Chromophobia " une suite allègrement continue de trouvailles visuelles à transformation, impeccables tant dans leur expression graphique que dans leur pouvoir de signification, on regrettait presque cette trop grande perfection formelle, tant elle ne suffisait pas à forcer notre émotion, au contraire.

Dans " Sirène " le fantastique est déjà plus lyrique. Il est là en tant qu'atmosphère, comme toile de fond, mais il y a l'histoire : celle d'un moussaillon amoureux d'une sirène-figure de proue, tous en butte à la répression de flics en bourgeois. Une histoire très à la Prévert donc, ce qui est décevant quand elle succède à un prologue dont on aurait presque consenti à le voir se prolonger tel quel jusqu'à la fin du film : membrures de ptérodactyles et carcasses de grues qui montent une garde inutile, mais stupide et tenace, sur un port abandonné.

Conscient des difficultés de style que posait " Sirène " et de ce semi-échec, le réalisateur écrivait : " Dans mes dessins animés précédents, je traitais les personnages sous une forme caricaturale et dans le sens du dépouillement graphique, de la stylisation allant jusqu'au symbole. Je me trouve devant la nécessité de donner plus de présence à ces acteurs... Ceci au risque de tomber dans un certain académisme ". Et il concluait : " Mais il ne faut pas craindre de faire un pas en arrière si celui-ci doit nous porter à un palier supérieur " .

Cette conscience exacte de l'importance et du décisif de cet ultime reculer-pour-mieux-sauter qu'était " Sirène ", trouve sa confirmation dans le dernier film de Servais, " Goldframe ". Et on ne peut s'empêcher de s'étonner de la maîtrise de son art et de la précision dans les évaluations de son évolution dont faisait montre avec assurance et clairvoyance Servais dans cette brève analyse. " Goldframe " est ce palier supérieur.

Utilisant le thème classique de l'indépendance de l'ombre, Servais y réduit le scénario à un prétexte.

Jason Goldframe, le grand producteur de films, a été en toutes circonstances le meilleur, et surtout le premier ! Au sommet de la puissance, sa folie dominatrice ne trouve plus pour se satisfaire que sa propre ombre. La prendre de vitesse devient son ultime obsession. Le film est le compte-rendu de la soirée où il y parvient.

Le graphisme ? A la mesure du scénario : dépouillé, sec, ingrat.

Quant à la technique, Servais a choisi l'animation la plus exigeante et il ne faut surtout pas au vu des images extraites du film, penser aux plans statiques du " Billionnaire qui a volé le soleil " de MILLER, les deux films n'ayant rien de comparable, sinon ce graphisme à la plume et l'ambition démesurée des magnats qui en sont les protagonistes. Encore que dans " Goldframe ", l'ombre devienne finalement un effrayant troisième rôle, le second étant celui d'un employé de Goldframe, dont la modération, l'inquiétude, puis l'incrédulité et l'effroi devant la folie et l'irrationnel viennent très justement renforcer l'effet produit sur le spectateur par les vociférations et les gesticulations de Goldframe. C'est avec l'employé que le spectateur appréhende les phénomènes terrifiants que celui-ci refuse d'abord de constater sur le mur-écran.

Avec "Goldframe", Servais a réalisé un film-jalon, ou du moins un film-référence de l'histoire du cinéma d'animation, et donc du cinéma tout court. Les cinq minutes de "Goldframe" pèseront davantage, et c'est justice, que les millions d'heures de pellicule qui s'entassent chaque année sans rien nous dire du cinéma.

Renvoyant au travelling dessiné autour de la table dans la "Boîte" de FOLF, à l'impossible chute du "nez" dans le film d'ALEXEIEF, aux gambades non newtonniennes de Little Nemo, à "l'homme volant" de DUNNING, aux fantasmagories des métamorphosés foldésiennes, ou au travelling cosmique de HUBLEY dans "Des étoiles et des hommes", l'ombre à contretemps de "Goldframe" vient à son tour démontrer avec évidence l'aptitude du cinéma d'animation à rendre compte de la façon la plus fidèle des phénomènes inaccessibles au cinéma de prise de vue réelle.

Lorsque ALEXEIEF filme l'invisible, quoique indéniable, existence de ses solides illusoirs familiers, quand BOROWCZYK nous fait suivre à rebours la décomposition d'objets pour nous faire assister à leur initiale destruction (paradoxalement instantanée, le film venant ainsi se ramasser, se nier et s'annuler dans sa dernière image), quand LAC LAREN écrit que "l'important n'est pas les images, mais les intervalles entre les images", quand dans "la Jetée" Chris MARKER remonte un temps éclaté pour aller rechercher au cœur des souvenirs humains l'image ensevelie d'un réveil de femme, il faut comprendre que le cinéaste d'animation, c'est, ce devrait être, d'abord celui dont les films sont autant de réflexions sur le temps et la durée, cette dimension primordiale du cinéma que le cinéaste utilise ailleurs aussi empiriquement qu'on se sert du feu, sans tenir compte du fait qu'on ne sache pas ce que c'est.

C'est de cette conscience de leurs auteurs de l'importance du phénomène temps, et du combat contre le temps, dont Lovecraft écrivait qu'il est le seul véritable sujet, que viennent témoigner ces quelques films. Dans "Goldframe" c'est bien le problème du temps, du temps comme symbole physique T, qui est abordé. Et c'est de la transgression de cette loi naturelle que naît le fantastique.

D'un film où le fantastique était surréaliste, parce qu'il se dégageait, d'une façon purement descriptive des éléments conventionnellement mis en place, de l'univers imaginaire de "sirène", Raoul Servais est passé dans "Goldframe" à un fantastique qui surgit dans un monde rationnel, se fait épouvante. Sur le mur de la caverne de la réalité rassurante, Jason Goldframe découvre l'horreur des gouffres noirs de derrière notre dos, et dont il suffirait de tourner la tête, un peu brusquement, comme ça, pour nous y engloutir. Raoul Servais a échappé à la loi d'inertie de l'animation qui veut que le fantastique y naisse en général de la pente naturelle des animateurs d'images, même les plus doués, à agencer un monde trop explicitement différent pour être équivoque. Les chefs-d'oeuvre que sont pourtant "Jeux des Anges", "Le Nez" ou "Hobby", relèvent de ce fantastique poétique où l'émotion reste très littéraire et qui fait qu'on voit tout de suite que c'est un film fantastique, comme on dirait : "On voit tout de suite que c'est un monsieur bien". Goldframe à son tour, comme bien des films depuis "Le Houstique" de LAC KAY, en passant par "Une Nuit Sur Le Mont Chauve", "Le Cœur Révélateur", "L'oiseau de Lune", le "Jeux des Anges", est venu démontrer que quand on voudra bien faire sortir l'animation d'un ghetto élevé au rang d'un archétype, on s'apercevra que le fantastique lui doit la majorité de ses films les plus convaincants et, pour peu qu'on lui en donne les moyens, elle ne fera que confirmer son rôle d'invocatrice et d'accoucheuse essentielle de l'imaginaire.

GERALD DUPEYROT

IMAGES DU VAMPIRE : THEATRE MAUDIT

DES DOUBLES ET DES CONTRAIRES

"Ce personnage plisse sa peau répugnante en grimaces convulsives de sorte que l'on croit distinguer à chaque instant, sous ce masque changeant, un autre personnage".

Lotte H. Eisner

Vu de " l'écran fantastique ", NOSFERATU est une origine, à mi-chemin de la période expressionniste du cinéma allemand - permanence et exaltation du gothique, renaissance d'un échelonné romantisme fantasmatique - il inaugure une tradition, on dirait presque un ordre nouveau du spectacle du merveilleux. Les forces dont il est le lieu sont faisceaux d'amour et de peur, de mort et de magie, étroitement liées, intercommunicatives. En effet, le vampire naît au cinéma du film dont Murnau le baptise, chef-d'œuvre jamais égalé par une postérité abondante depuis lors et qui s'épanouit maintenant de Browning à Fisher, de Bela Lugosi à Christopher Lee. Pourtant NOSFERATU est aussi héritier et d'un héritage plus imposant encore que la souveraineté une et indiscutable du Comte Orlok/Dracula : de Dom Calmet à Colin de Plancy; du folklore toujours vivace de Transylvanie, tous les témoignages du cauchemar et sa place dans la littérature; des précurseurs du merveilleux aux films qui président à l'avènement des grands mythes, toute la lignée des lieux prédestinés, des forces mystérieuses, des fantômes et des monstres, de l'érotisme comme mystique, de l'inconstance baroque, de l'imaginaire débondé dans le scientisme qui se donne comme vérification du couple Homme-Dieu, toute une mythologie et une thématique religieuse. S'il existe une histoire de ce mouvement, NOSFERATU est dans cette histoire le moment privilégié : " Dès que Hutter eut franchi le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre " (NOSFERATU) .

C'est donc sur "l'autre rive" que se situe délibérément le cinéma fantastique, ne se montrant plus alors que sous les dehors de l'horrible. L'horreur naît dès l'instant que le merveilleux devient l'impossible. De l'ordre de la fiction, le merveilleux n'est que bizarre, l'horrible est insensé, déraisonnable, é(ex)norme; loin du merveilleux, l'horrible est ce qui, au sein du réel, manifeste les limites du monde et les ébranle avec l'énergie de la démenace.

NOSFERATU est la révélation insoutenable des domaines interdits qui s'étendent de l'autre côté des frontières (garde-fou) que la conscience secrète pour faire obstacle à la destruction; l'extraordinaire est en effet le temps de l'inconscient. Si l'épouvante est une donnée fondamentale, transhistorique de l'imagination humaine, alors il n'y a qu'un film qui est tous les films, "Jardin des tortures" d'un cinéma maudit, et ce film des films c'est NOSFERATU.

Un premier élément créateur de fantastique : l'univers du Vampire, lieu du glissement du monde vers un "autre chose", environnement matériel actif et saisissant; de cela témoigne principalement l'omniprésence du règne animal: la hyène et les rats, "signes maléfiques", annoncent avec la nuit l'apparition de Nosferat; atmosphère grouillante et secrète qui invite à voir le vampirique affleurant au réel. Les mouches, suggestion démoniaque à laquelle participe Knock le fou. La plante carnivore et le polype, objets de la leçon du professeur Bulwer - séquence occupant la position cen-

trale du film - Ces références à chaque fois soulignées et explicitées doivent agir comme une sorte de charnière et être considérées par leur situation, dans l'action, comme faisant symboliquement basculer l'entendement dans une course-poursuite étrange de la mort et de l'amour, écroulement inexorable de l'équilibre naturel. Le rythme animal doit introduire au rythme démoniaque et celui-là, on le verra, à l'économie de l'Eros; il doit soustendre les manifestations du vampirisme considérées au point de vue de l'agression. " Ce qu'il y a d'admirable dans le fantastique, c'est qu'il n'y a plus de fantastique, il n'y a plus que le réel ", phrase d'André Breton, qui résume la réalité du Vampire ou plus précisément, son apparition au réel, transformant ainsi la sécurité du quotidien en un piège permanent : plan d'Ellen et le chat, plan d'Hutter et les fleurs. Nous sommes au premier temps du "théâtre de la cruauté" car déjà un tel décor, où les choses et les êtres ne sont jamais ce qu'ils paraissent, règne la plus grande confusion, une ambiguïté, une multiplicité chaotique et dangereuse. Le réel et l'imaginaire perdent toute leur signification par eux-mêmes, à moins qu'ils ne glissent comme chaque plan de Murnau, jusqu'à coïncider parfaitement; coïncidence, coexistence démoniaque que contient en lui le Vampire, et dont il tire toute sa souveraineté, sa puissance séculaire. A cet égard le mythe du loup-garou lui est proche et plus manifeste encore. NOSFERATU est donc le jeu de l'alliance des doubles et des contraires dans une rhétorique des ténèbres malfaisantes. D'abord parce que le Vampire se présente comme un mort-vivant, en cela identique au cauchemar éveillé, impossible tissé des fils du réel, il survit de la destruction des fondements du certain, de la cendre des frontières séparant comme le jour de la nuit, le vif du cadavre. Ultime étape ostentatoire du chavirement de la raison dans l'innommable/ la mort se donne pour vivante, comme la fiction cinématographique pour réalité et si le Vampire vit l'irrationnel c'est au seul prix du mal, dans un passage ininterrompu vers le déchaînement criminel.

Ensuite parce que Hutter, questionneur du monde des apparences, déchiffreur de signification, découvre la véritable nature du Comte Orlok : Orlok devient NOSFERATU au moment même où Hutter assume la révélation de sa propre angoisse. Son double démoniaque ne sera mis à jour qu'en refaisant l'itinéraire symbolique qui mène à l'inconscient, de la signification au signifiant qui l'habite : " Ayant pénétré par transgression (le pont) dans le pays de la mémoire et du passé (le pays des fantômes), ceci lors d'un moment critique (la nuit de la St Georges) il est amené à descendre au cœur de l'architecture de la pensée (le château) et à pénétrer avec certitude, poussé par son intuition, dans son point central (la crypte du château), à cette condition seule, il a la révélation de NOSFERATU (Charles Jameux). Voilà exactement le schéma onirique d'une remarquable analyse freudienne. Revenons à la tragédie du Vampire; pour vivre comme un mort, le Comte Orlok doit payer le prix de la cruauté. Nosferatu, double d'un individu refoulé et impuissant représente l'agression, la violence, la puissance et la liberté, accession à la dimension divine il devient le symbole de l'absence de toute angoisse de la mort et de l'érotisme; angoisse simultanée à laquelle n'échappe aucune créature humaine, mais vers laquelle tend irrésistiblement tout son être. C'est là que réside la séduction, la cruauté de Vampire.

La victime du Vampire s'offre à la destruction violente, convulsée, son consentement à l'agression du monstre est totale, autant que celui-ci est soutenu par le spectacle de sa beauté et de sa pureté : dans la scène-clé du dîner d'affaire, la machinerie de l'attirance respective est ainsi déclenchée et ne peut être contrebalancée que par l'amour, insuffisant d'Hutter pour Ellen, amour payé de retour mais impuissant à enrayer l'attraction du mal. Ce monde de la Terreur est aussi le monde du désir. Le Vampire est chargé d'un immense potentiel érotique; son pouvoir de fascination et d'envoûtement circéen se pare de caractères sexuels les plus évidents. Autre troublant dédoublement de cet érotisme dont on sait qu'il est "l'approbation de la vie jusque dans la mort" : le baiser du Vampire (Kiss of Death) .

.....

LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES.

.....

Rares sont dans l'histoire du cinéma (et en particulier dans celle du cinéma fantastique) les exemples de "suite" d'un film à succès dont l'intérêt et la qualité sont supérieurs à ceux du précédent. Tout au plus serait on tenté de citer l'ineffable "FIANCÉE DE FRANKENSTEIN" mais la mémoire nous fait aussitôt défaut pour trouver d'autres exemples. LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES nous semble venir combler semblable lacune.

Il ne s'agit pas d'un chef-d'oeuvre, beaucoup s'en faut et l'ère "post-2001" dans laquelle nous sommes désormais et hélas bien contraints de vivre empêchera quiconque de le considérer comme tel, quelle que soit sa bonne volonté, du moment qu'il aura goûté aux fastes inégalables de la somptueuse odyssée que nous offrirent Stanley Kubrick et Arthur C. Clarke. Mais cela ne l'empêche pas d'être une honnête et sympathique tentative de véritable science-fiction cinématographique se hissant bien au dessus (du moins dans sa seconde partie) du pénible "péplum simiesque" qu'était le premier volet de cette brève série.

LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES n'est pas non plus un film à "message". D'aucuns y verront sans doute posés les problèmes de "la survie du groupe" ou du "langage et de la communication" mais ces "problèmes" sont inhérents à tout "post-atomique" littéraire ou cinématographique, qu'il soit dû aux sabots de l'un des étalons de l'écurie "Leu Noir" ou à la patte bien huilée d'un quelconque "scénariste robot".

Peu nous importent donc ces pseudo-problèmes et seule compte ici l'aventure d'un astronaute qui, d'un bout à l'autre de la pellicule, ne parvient jamais à "en croire ses yeux".

Cette aventure est simple, à la limite du stéréotype, mais elle permet d'offrir au spectateur d'assez saisissantes images, trop rares au 7e art, pour que l'on soit en droit de les boudier. Les visions cauchemardesques d'un New-York détruit et englouti par la terre et les roches, ainsi que le spectacle télépathiquement conçu par les humains pour effrayer les singes sur le sentier de la guerre sont de bons morceaux d'anthologie que ne vient pas déparager une séquence comme cette démentielle "Messe à la Bombe" à laquelle participent des humains beaucoup plus hideux que leurs ennemis, les singes, beaucoup plus hideux parce que ayant ôté leurs masques et apparaissant dans toute leur laidité d'écorchés. S'il y a une parabole, et une seule, dans ce film c'est là qu'il faut la chercher et non pas dans les méandres insignifiants d'une histoire n'ayant pas la prétention d'être allégorique comme celle

que conçut (!) Pierre Boule.

Signalons pour terminer que les rapaces de la "CINECCITA" auront pour une fois beaucoup de mal à accommoder les restes de leurs confrères anglo-saxons, ces derniers ayant une fois pour toutes détruit la planète à la fin du film. Donc pas de "RETOUR DE LA PLANETE DES SINGES" version "spaghetti" pour les jours à venir, à moins que.....on ne sait jamais, il reste encore la Lune et elle serait verte à ce qu'il parait...

SERGE LAUGHLIN.

LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES;

Film américain de Ted Post. (1970)

Produit par "Apjac production".

Distribué par 20th Century Fox.

Scénario de Paul Dehn.

Histoire de Paul Dehn et Mort Abrahams

basée sur des personnages créés par Pierre Boule.

Musique de Léonard Rosenman.

Interprètes : Charlton Heston

James Franciscus

Kim Hunter

et Maurice Evans, Linda Harrison, Paul Richards, Victor

Buono, James Gregory, Jeff Corey, Nathalie Trundy, Thomas

Gomez.

.....

BATAILLE AU-DELA DES ETOILES.

.....

"Le public est avisé que ce film contient certains personnages et certaines scènes de frayeur susceptibles d'impressionner fâcheusement de jeunes enfants". C'est très vrai, et tout le monde, y compris les jeunes enfants, est fâcheusement impressionné par les scènes de frayeur; par leur insauvable ratage surtout. Mais qu'on se rassure, le reste est raté aussi. Raté et pauvre. Pauvre histoire de monstres électro-végétaux qui se contentent de regarder inintelligemment de leur seul oeil, de brandir en tous sens leurs tentacules, de faire "Vzzzzzzzzzz" et de proliférer. Pauvres monstres, un peu homard, un peu grenouille, beaucoup Minou Drouet avec la seule différence qu'ils n'éditent pas. (Ils écrivent peut-être, mais ils le gardent pour eux). Pauvres héros : deux ex-amis devenus antagonistes à cause d'une femme se retrouvent sur une station orbitale pour sauver la Terre de l'invasion. La femme est là aussi, en combinaison de lamé argent (?); Jack "le chef de l'expédition dont la compétence et le sang froid sauveront des centaines de vies humaines"(publicité dixit), Lisa "la belle doctoresse dont le coeur balance entre deux hommes"(idem), et Vince "l'homme dont la bonne volonté n'empêche pas les erreurs, l'homme qui ne prendra qu'une dé-

cision qui lui coutera la vie" (ibidem) pour sauver sa patrie de l'invasion, sa patrie qui s'en fiche, mais qui mettra son nom sur une plaque et un drapeau sur son cercueil. Peut-être aussi une médaille, si les minables n'ont pas tout pris. Pauvre Fukasaku, à qui plus personne ne confiera de scénario à tourner. Pauvres spectateurs endormis avant la fin. Pauvre cinéma.

FRANÇOIS BAZZOLI

BATAILLE AU DELA DES ETOILES.

Film américano-japonais de Kenji Fukasaku.

En Panavision et Metrocolor.

Produit par Ivan Reiner et Walter H Manley.

Distribué par Métro-Goldwin-Mayer.

Scénario de Charles Sinclair, William Finger et Tom Rowe

d'après une nouvelle de Ivan Reiner.

Interprété par : Robert Horton

(Jack Rankin)

Luciana Paluzzi

(Lisa Benson)

Richard Jaeckel

(Vince Elliot)

oo

LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES..... (Contre critique)

Il ne s'agit pas ici de s'en prendre à ce film de façon purement gratuite par goût de la destruction, mais de rétablir un certain équilibre car notre avis diffère de celui de Serge Laughlin. "LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES" n'a pas su éviter le travers des "suites". C'est bien dommage. A aucun moment on ne retrouve le niveau atteint par "LA PLANETE DES SINGES". Franklin J. Schaffner nous avait offert là un film excellent alliant la S.F. à des intentions philosophiques et satiriques. A ce sujet on a pu parler de parabole, de conte moral, de fable philosophique. Tout y était réussi : scénario bien construit, force des images. Comment oublier l'arrivée-tournoyante de la fusée ou la première apparition des singes chasseurs galopant sur leurs chevaux ! Comment oublier l'extraordinaire vision finale de la statue de la Liberté à demi-enterrée ! Quant à l'humour satirique concernant la société, l'ordre établi, les cérémonies religieuses, les articles de foi, la vie quotidienne (cf. Les inénarrables baisers des chimpanzés Cornélius et Zira), il était intelligemment dosé. Au contraire "LE SECRET DE LA PLANETE DES SINGES" nous plonge dans la consternation. Ici pas la moindre pensée, aucune réflexion philosophique. Tout l'intérêt, toute la problématique de "LA PLANETE DES SINGES" disparaît. Il ne reste plus qu'une utilisation plate et insipide des décors,

LA VAMPIRE NUE

De par le titre raccrocheur de son film, monsieur Rollin pouvait espérer attirer les amateurs de vampires et les amateurs de nus. Las ! ce n'est pas la jeune fille, ni vampire ni nue, héroïne de ce film et manifestement étrangère à l'action, qui pourra contenter les premiers, ni les donjons exhibant leurs anatomies éléphantines et presque canoniques qui arriveront à rincer l'œil des seconds (l'eau de javel étant plus efficace et moins chère).

Si l'on rencontre dans ce film quelques dames s'exposant à la pneumonie pour monsieur Rollin, de vampires point; l'intrigue (?) nous apprenant que gnagna les personnes incriminées n'étaient pas des vampires, mais gnagna des mutants. Oh ! l'horrible sort des mutants français ! Comme il faut les plaindre quand on sait qu'ils accueilleront dans leurs rams le héros, jeune, sympathique et bête, qui se contente de contempler les péripéties du scénario avec les yeux tristes et doux d'un veau malade et d'être, à n'en pas douter, un magnifique exemple (qu'on espère unique) de mutant régressif.

Comme si l'on n'en rencontrait pas suffisamment dans la rue !

François BAZZOLI

LA VAMPIRE (?) NUE (?)

Film (?) français de Jean ROLLIN (?)

Produit par ?

Interprètes : ????????

LA MORT TROUBLE

"La mort trouble" est un film littéraire, c'est à dire à la fois un film (autre chose) et l'organisation d'une thématique reconnue de la lettre (littérature de la transgression).

Les choses ne sont pas simples, la transgression de la lettre ne se présentant pas comme production d'un espace d'inscription autre et "meilleur". Un film littéral dont les pouvoirs sont partout conférés d'un ailleurs, d'un pseudo-système dont il rend toute compréhension improbable, qui renverse allègrement, non pas les uns après les autres, tabous et conventions, mais successivement les raisons à quoi sa raison est demandée.

Les lieux sadiens du jeu, ou fonctionnement = villa, île, château ; les espaces, plages et mer, utopiques = tous endroits de réclusion et de libération, la polémique duelle interrompue = bourgeoisie et prolétariat, maîtres et serviteurs, vie et mort, corps et langage, corps du translangage (art) et translangage du corps (sexe), homogène et hétérogène batailléens, tout pouvait comparaître pour éclairer la scène et interpréter le jeu sans se plier aux rigueurs et exigences d'un tableau, d'un système= la seule raison d'un collage impose la raison dernière d'un montage, ou film, Collage non automatique encore, il y a un jeu de l'englobant et de l'inclus tout aussi illusoire que le jeu des rappels historico-littéraires : sexe présidant à la libération, ou la révolution à la liberté du désir, ou la destruction à l'art, ou l'art à la fête, ou le jeu à la parole, ou la parole au silence, ou la mort à la vie, ou l'inclusion à l'exclusion ou vice-versa...

Le récit filmique n'a jamais eu de plus bel âge que celui-ci où il est violemment dénoncé comme brouillage impensé des pouvoirs (quels ?) de l'image-son-séquence. Ce qui se passe, est une dénégation; déni de réalité ou déni d'illusion = c'est un récit mais ce n'en est pas un ou inversement : ce n'est pas un récit mais ça raconte : son propre système de production ? : si le commentaire le veut bien, mais la dénégation à l'œuvre s'occulte si elle veut expulser l'interprétation comme technique de lecture (idéologique) de la réalité-film-illusion (la dénégation auto-engendrée dans le discours-film est un effet - illusoire - de réalité - illusion).(1) Exemple : la raison de la conscience = il apparaît qu'une phénoménologie hégélienne n'est pas la moindre piste proposée : ce que d'aucuns appelleraient dialectique du maître et de l'esclave semble se jouer sur la scène du travail familial (au sens antique), d'autres, marxisants, ne manqueraient pas, plus avant, d'étendre cette dialectique à une révolution prolétarienne, à tout le moins populaire, suggérée par la voix radiophonique. Mais habiller sous les oripeaux de l'incarnation les figures (de la conscience) hégéliennes ou les classes-masses marxistes ne semble pas être le propos de Claude d'Anna, pour autant que "La mort trouble", absolue parodie, ait un propos autre que ce soi problématique.

Toutes les interprétations valent et se valent : c'est à dire qu'elles sont nulles, car toute interprétation se veut raison dernière, découvrant une pratique en référence au sens, une pratique non littérale comme une force du désir (Freud herméneutisé) ou un travail aliéné (Marx subissant le même sort). Il n'y a pas de fin du compte (mais on peut compter : Sophocle, De Foe, Sade, Hegel, Marx, Lautréamont, Nietzsche, Freud, Bataille, Blanchot, liste chronologique, incomplète, ouverte, réversible).

De Bataille " Sans complicité profonde avec les forces de la nature telles que la mort sous sa forme violente, les effusions de sang, les catastrophes soudaines, y compris les horribles cris de douleur qui les suivent, les ruptures terrifiantes de ce qui paraissait immuable, l'abaissement jusque dans une pourriture infecte de ce qui était élevé, sans la compréhension sadique d'une nature incontestablement tonitruante et torrentielle, il ne peut y avoir de révolutionnaires, il n'y a qu'une écoeurante sentimentalité utopique " (2) ne peut servir sans être dénaturé d'explication pour cette même terreur prise dans cette autre signification-référence :film, dans cet autre désir.

Je suis désarmé : la mort (me) trouble ou la mort (est) trouble ? la vie pousse sur la mort, résurrection du cadavre de l'oncle couvert de végétation crue "c'est un homme ou une pierre ou un arbre qui va commencer...mes pieds ont pris racine dans le sol et composent, jusqu'à mon ventre, une sorte de végétation vivace, remplies d'ignobles parasites, qui ne dérivent pas encore de la plante et qui n'est plus de la chair. Cependant mon cœur bat. Mais comment battrait-il si la pourriture et les exhalations de mon cadavre (je n'ose pas dire corps) ne le nourrissaient abondamment"(3)

D'un film qui ne s'approprie rien et est en cela sans doute surréaliste, d'un surréalisme même, bloc inviolable qui me réduit à l'impuissance momentanée, non proférée, de mon désir, l'ultime prononciation est silence. Les pièges de la subjectivité proférée sont tous déjoués, la subjectivité est inédite, transgressée, regressée et la lecture est alors suspendue.

D'Anna, à cent coudées au-dessus de Bénazéraf et à dix mille au-dessus de Robbe-Grillet, ne s'y est probablement pas trompé.

GIULIANO MARCI

(1)Ce qui vaut pour le film ne valant pas pour le texte.

(2)G. Bataille : "La valeur d'usage de D.A.F. de Sade".

(3)Lautréamont : "Chants de Maldoror", chant IV

LES LIVRES

LE MAITRE DU HAUT CHATEAU

Infiniment plus que telle "new thing" qui serait le nec plus ultra de la modernité en matière de science-fiction, mais dont on finira bien par voir le caractère régressif, le texte de DICK nous paraît étonnamment moderne puisqu'il fait de sa propre textualité le point central et déterminant dans quoi vient s'ancrer l'anecdote, le lieu à partir duquel le texte va, PEUT se dérouler.

Sans doute DICK n'esquise-t-il pas la théorie de la science-fiction - il serait d'ailleurs surprenant de lui découvrir une nature profonde qui ne soit pas celle de la littérature en général, anticipation, science peut-être, mais fiction avant tout - cependant il pose un certain nombre de jalons indispensables dont, à l'avenir, la science-fiction devra tenir compte pour peu qu'elle conserve quelque prétention littéraire.

Cela a de l'importance : il ne s'agit pas ici d'un futur possible mais d'un présent qui aurait pu être : fiction/"Le maître du haut château"...lequel est l'auteur d'un autre présent qui aurait pu - également - être : fiction / "La sauterelle pèse lourd". Fiction dans la fiction (rien de plus banal) mais l'une et l'autre quant à nous égales, texte toutes les deux, les deux sont fausses ou les deux sont vraies, le texte impose son code et sa légalité, mais ne l'impose que pour lui.

Dès lors, tout se trouve situé sur le plan d'une série de décalages, décalage par rapport à la "réalité", décalage avec la science-fiction, décalage inter fiction(s) = où est la littérature sinon éparse et mobile au milieu de ces glissements, de ces emboîtages ? Cela demeure d'ailleurs dans la tradition dickienne : réalité/fiction/ univers hallucinogène, seconde fiction enclose dans la première mais égale à elle, faisant surface au même lieu et même temps.

Ce qui fait peut-être le caractère spécifique de la science-fiction, c'est la force, l'insistance, avec laquelle l'accent est mis sur cette réduction de la réalité à l'une des possibilités qu'avait la fiction, celle qui a cette "historicité" contingente dont parle Dick à propos des objets : le collectionneur privilégie le briquet de Roosevelt, le revolver qui fut à la bataille, la réalité se privilégie en s'extrayant de la fiction par ce même décalage qui se retrouve dans le "Yi-King" d'hexagramme en hexagramme.

Pierre Giuliani

Le maître du Haut Château de Philip K. Dick. Club du Livre d'Anticipation. Ed. Opta.

~~~~~~

LA CITE DES EAUX MOUVANTES

Saluons avec autant de sympathie qu'elle le mérite la sortie en librairie de "La cité des eaux mouvantes", premier album consacré aux aventures de Valérien, agent spatio-temporel que les lecteurs de PILOTE connaissent maintenant depuis près de deux ans.

Nous aurons l'occasion, dans un prochain numéro, de revenir sur cette fort intéressante série et sur ceux qui l'ont conçue (J.C. Mézières et P. Christin, alias Linus), mais signalons cependant qu'elle atteint souvent un degré de qualité qu'il est rare de rencontrer dans une bande dessinée de S.F. "La cité des eaux mouvantes" en est un excellent exemple et si cette histoire n'égale pas toujours en maturité et en invention un épisode tel que "L'empire des mille planètes", il ne faut pas perdre de vue que Mézières et Christin y faisant encore leurs premiers pas. Ceux-ci furent d'ailleurs suffisamment concluants pour justifier aujourd'hui la sortie de cet album dont nous souhaitons qu'il sera suivi de nombreux autres.

Serge LAUGHLIN

"La cité des eaux mouvantes" par J.C. Mézières et P. Christin.

Dargaud Ed.



## VOULEZ-VOUS VIVRE EN EPS ?

François Valorbe, muet depuis quelque temps, vient inaugurer chez Bourgois une collection dont on aurait tout lieu de se féliciter et satisfaire...s'il n'était des silences qui valent de l'or.

Grotesque.

"Voulez-vous vivre en Eps ?" prend, qu'on le veuille ou non, racine dans ce courant littéraire dit de l'utopie, riche d'histoire et de titres, riche surtout de sa nécessité politique; et de son contraire, la non-utopie, dont le très beau "1984" de Georges Orwell demeure la plus utile référence. Le ton général du récit, son fonctionnement par larges pans descriptifs, la non intervention du récitant relie très précisément l'ouvrage à cette tradition.

Il est, si l'on veut, deux manières d'aborder la lecture d'une utopie, c'est un peu le vieux truisme du fond et de la forme, sauf que le "fond" n'est ici qu'un objet, l'objet d'une science (?) extérieure à la littérature, une construction socio-politique, juridique et institutionnelle. Il y a, autre, le plan purement littéraire.

Sur les deux points Valorbe est consternant. Nous n'avons pas à limiter "la liberté de l'auteur" mais il y a à dire que tout n'est pas si simple à qui veut rendre crédible la fiction et, ici, très précisément une fiction politique.

Valorbe est à ce point grossier, démagogue, monolithique et somme toute besogneux, que son entreprise manque totalement d'impact, qu'elle ne crée pas la moindre parcelle de gêne et d'inconfort, moins encore de répulsion. A aucun moment il ne saurait être question de pénétrer "dans l'épouvante", elle tente d'assaillir si grossièrement le lecteur dès la première page que celui-ci est immunisé pour le reste. Tout cela débouche sur la plus joyeuse hilarité, à tout le moins le plus profond ennui.

Quel est ce "fantastique" totalement incroyable tant l'outrance est grossière? Todorov : " La foi absolue comme l'incrédulité totale nous mèneraient hors du fantastique; c'est l'hésitation qui lui donne vie".

Le Baron de Holberg quand il relate le "Voyage souterrain de Nicolas Klim" prend soin - comme tous les auteurs d'utopie - de faire des contrées traversées et décrites, l'utopie n'est jamais autre chose que la relation d'un voyage, des Etats inconnus, isolés, autarciques : îles, planètes et lunes, mondes souterrains révélés accidentellement. Nicolas Klim, Cyrano, Rodrigue sont les premiers à pénétrer dans ces royaumes, l'utopie commence nécessairement par le hasard d'une transgression de l'ordre géographique, par une pichenette au connu scientifique. C'est avant tout une altérité réelle. Toute société utopique est par essence autarcique. Eps cependant vit à l'heure de l'industrie la plus avancée et est située en plein cœur de l'Europe ( l'on croit comprendre que la Suisse en est voisine ). Toute son économie, Valorbe s'y arrête plusieurs fois, est basée sur l'exportation de produits finis et la conquête lente mais irréversible du marché mondial. Ici abondent les contradictions, erreurs, contresens : ce sont les sociétés industrielles qui ont émancipé la femme (pas par générosité, par besoin), Eps l'asservit; Eps possède une énorme industrie mais massacre allègrement son prolétariat; ce sont les hommes de science, les ingénieurs, les techniciens qui composent l'intelligentia d'un pays soumis à l'irrationalité et à l'archaïsme politique...Il n'y a absolument aucune cohérence dans l'ensemble économique-politique de Eps. Sans doute Valorbe n'a-t-il pas les intentions pédagogiques d'un Thomas Morus, d'un Holberg, d'un Swift. Il ne resterait alors qu'un pamphlet...Pamphlet !

Quel humour ? Où se trouve l'insidieux ? Qu'en est-il de l'ironie ? Aucun, nulle part, rien.

Serait-ce que Valorbe se situe à un si haut niveau de métaphore qu'il nous est indistinct : anthropophagie sans doute mais c'est tout le peuple qui est dévo-

ré par la classe au pouvoir ! Prison, mais c'est tout le peuple qui est confiné !  
 Alors pourquoi le cacher? Les Jésuites non plus que l'Inquisition ne sont embusqués pour se saisir de Valorbe et le contraindre à quelque Bastille. Les genres littéraires ne naissent ni ne meurent par hasard, le temps du simulacre est passé, seule est permanente l'invention qui fait totalement défaut ici.

Pierre GIULIANI

"Voulez-vous vivre en Eps ?" de François Valorbe. Christian Bourgois éditeur.

Cela n'est pas une critique de l'ouvrage mais le résultat d'une polémique l'ayant pris pour objet.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo ooooooooo ooooooo  
 PETITES ANNONCES &&&& PETITES ANNONCES&&&& PETITES ANNONCES &&&& PETITES ANNONCES &  
 ooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo ooooooooooooooooo ooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Recherche : "La force mystérieuse" de Rosny, "Fortissimus" et "L'arche enterrée" de Barjavel, en Fleuve Noir, Série Anticipation : n° 5, 123, 215, 310, 314, 315, 319, 320, 325, 329, 345, 346, 348, 355, 356, 357, 381, 385, 398, "La marche au soleil" (Moore en Fleuve Noir), "Pèlerin du soleil" (Goemoere). Ecrire à madame Paulette Blanc, 39 SAVIGNA par ARINTHOD.

Echange : Revues, photos, scénarii, press books, affiches, affichettes.  
 Recherche : Pavés presse, critiques de Presse, scénarii ( tous pays), Press Books (tous pays), campayn kit (tous pays) ayant trait au cinéma fantastique.  
 Vends : numéros angoisse et Anticipation (Fleuve noir), Rayon Fantastique, S.F., suspense etc... écrire : Fanzine CYCLOPE, Jean URPEANT, 22 rue Nicolas Leblanc 62 - AVION.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo  
 COURRIER DES LECTEURS / / / COURRIER DES LECTEURS/ / / COURRIERS DES LECTRICES / / / COUR

Cher monsieur,  
 Bien reçu le premier numéro de NYARLATHOTEP, qui(...) est un très beau fanzine, et bien supérieur à nombre de premiers numéros.  
 Bonne répartition des textes et des critiques, et j'ai bien aimé la plupart des textes qui y sont contenus. J'attends avec impatience le prochain numéro. Et bien sûr, je ne manquerai pas de signaler NYARLATHOTEP dans le prochain numéro de MIZAR. Amicalement. Lichel Féron. Hamut. Belgique.

oooooooooooooooooooooooooooo

Cher monsieur,  
 J'ai été extrêmement heureux de recevoir le premier numéro de NYARLATHOTEP (bien, ce titre), je le trouve très intéressant et je suis sûr qu'il connaîtra un avenir brillant. J'ai été surtout ébloui, je l'avoue, par la couverture, d'une suprême beauté ! Le type qui vous l'a faite est génial, et sa reproduction stupéfiante. (...) Cela fait plaisir à voir, et je ne manquerai pas d'en parler dans LERIE. (...) Bonne chance, donc, et à bientôt ! Alain Schlochhoff. 92 Neuilly.

oooooooooooooooooooooooooooo

Monsieur,

Le premier numéro d'un fanzine est, d'habitude, un galop d'essai, plus ou moins - et plutôt plus que moins - boiteux. Vous dépassez d'emblée ce stade. Certes, il y a les inévitables coquilles (...) et, surtout, votre système d'agraphe : le cahier, à peine ouvert, s'est immédiatement délité. Mais ce ne sont là que des défauts techniques, dont vous viendrez facilement à bout. Resté le principal : la qualité littéraire des textes que vous présentez, et leur agréable mise en page.

Par goût, je préférerais une critique littéraire plus importante, et moins de pages perdues à l'apologie des bandes dessinées - mais, évidemment, et hélas ! la BD est à la mode ! (...) Sincèrement à vous. Jacqueline H. Osterrath.

Sassmannshausen. Allemagne.

oooooooooooooooooooo

J'ai en main votre premier numéro de NYARLATHOTEP. Pour les non initiés, à la page un, sous l'indication de l'auteur de la couverture, "éclairez leur lanterne" en expliquant l'origine du nom.

Cette couverture est d'ailleurs on ne peut mieux réussie. Genre Orobouros. Elle laissait présager une œuvre de grande classe dans toute sa plénitude. Or le contenu est un peu décevant pour ma part.(...) Seuls trois articles me plaisent particulièrement : La nouvelle de Monsieur Cérambis, Vengeance de Noël Voeds et la critique des trois livres de la collection ailleurs et demain, surtout "Un monde d'azur" (critique de Bazzoli)(...) J'attends celle au "Vagabond" qui aurait dû précéder puisque le premier paru et celui que je préfère.(...)

(...) Mais par pitié, prenez un littéraire qui supervise vos écrits et les traduise en bonne vieille langue française.

Je ne dois que des compliments pour la mise en page, la présentation, alors que vous n'êtes pas des spécialistes.

J'attends avec impatience le deuxième numéro qui sera, du moins, je l'espère, une merveille du genre et combien plus fouillé que le premier.

Donc, bon courage et longue vie à NYARLATHOTEP !

Paullette Blanc. 39 Savigna.

oooooooooooooooooooo

Messieurs,

Nous avons Week-End, l'Almanach Vermont, La Cuisine de Raymond Oliver, voilà NYARLATHOTEP.

De tout cœur, merci !

Bravo pour tout ce qu'on aime y lire; d'ailleurs je ne l'ai pas lu, je ne lis jamais ce que j'aime, à quoi bon ?

C'est génial, j'ose m'exprimer ainsi étant moi-même génie de profession et bricolant moi aussi les fantasmes pendant mes nombreux loisirs.

J'espère que mes encouragements vous aideront à nous fournir de nombreux NYARLATHOCHOSSES que je ne lirai pas. Je ne pourrai que vous en féliciter accroupi auprès d'un bon feu durant les longues nuits d'hiver.

Amicalement. Auguste Eclair. 69 Eculy ( ?)

)))((( )))((( )))(((

"Je vous félicite pour le nombre de pages de votre 1er numéro, ainsi que pour la qualité de la couverture et des textes. La présentation est très soignée et l'impression impeccable. L'esprit qui y règne est agréable quoique j'émette une réserve en ce qui concerne l'histoire de l'éditorial car j'estime que tout fanzine qui se respecte...etc...

On ne peut vous reprocher l'absence de dessins, B.D., photos ou pavés de presse vu que ce n'est que le n°1, vous voyez, vous avez là un avenir prometteur... de quoi ? Mais de vie et de qualité !"

José Fayos ( Zine-Zone)

-----  
"J'ai été agréablement surprise par le premier numéro. PRESENTATION excellente.

La rubrique CRITIQUE est bonne, à mon avis, en presque totalité. Quant aux textes, j'ai apprécié :

L'HEURE ET LE TEMPS

ERREUR DE PARCOURS

A CONTRE COURANT et LE RETOUR (mes préférés).

Par contre la frappe est MAUVAISE et il y a trop d'erreurs de typographie. Mais cela s'arrangera dans l'avenir, j'en suis certaine."

Madame Boulée (Cannes)

-----  
P E T I T E S A N N O N C E S P E T I T E S A N N O N C E S P E T I T E S  
(Suite)

RECHERCHE : FICTION n° 30 et 33  
Ecrire à Mme Boulée - Cabinet Venturini  
6 rue des Belges 06 Cannes

-----  
RECHERCHE : Tous n° de GALAXIE (ancienne série)

SATELLITE n° 30 - n° 40 bis janvier 62 : C.M. KORNBLUTH :

"CE N'EST PAS POUR CETTE ANNEE"

Tous n° des C.L.A. épuisés.

Tous n° de MERCURY, AILLEURS, CTHULHU NEWS.

Ecrire à la revue.

-----  
LISEZ L'ECRAN FANTASTIQUE , EDITE PAR ALAIN SCHLOCKOFF

9 rue du Midi, 92 NEUILLY

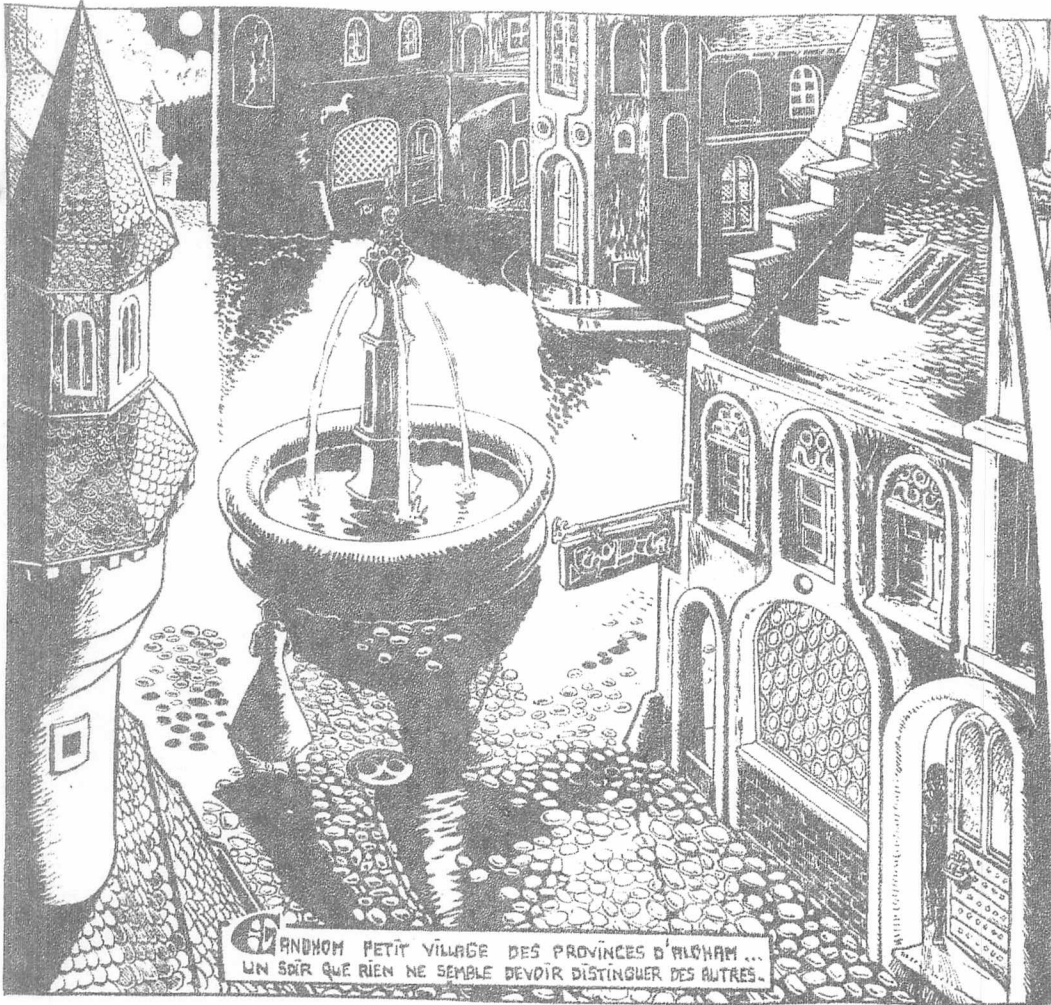
LE PLUS GRAND FANEDITEUR FRANCAIS DU MOMENT.....  
-----



# LE LIVRE DE L'IMPROBABLE



TEXTES : LAUGHLIN  
DESSINS : SUNJARA



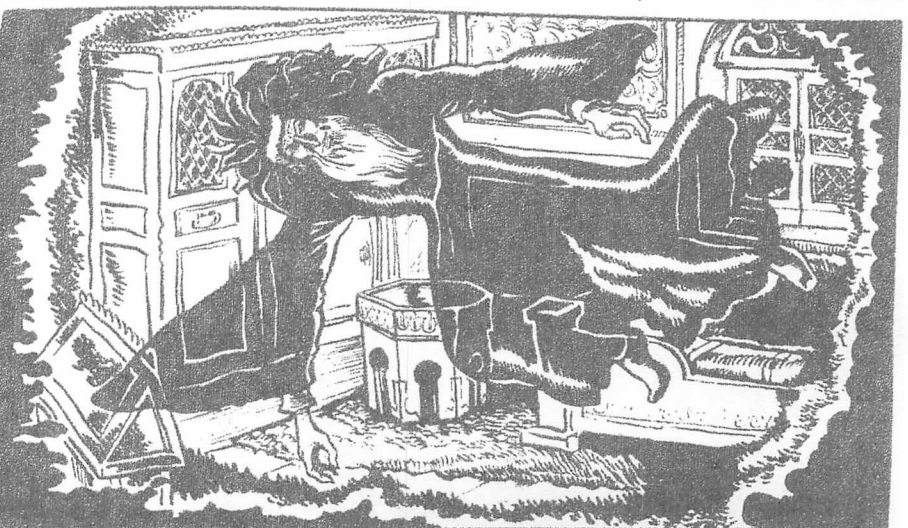
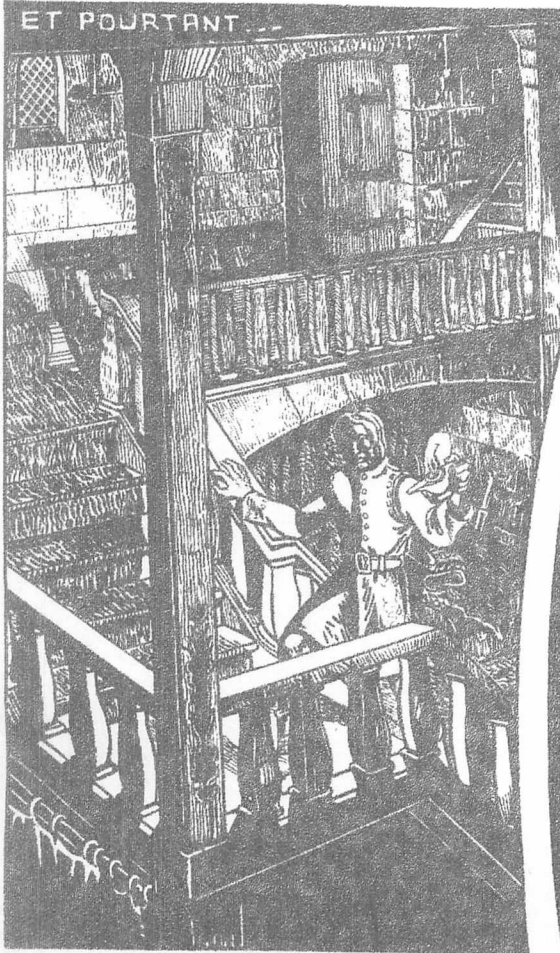
ANDROM PETIT VILLAGE DES PROVINCES D'ALHAM...  
UN SOIR QUE RIEN NE SEMBLE DEVOIR DISTINGUER DES AUTRES.



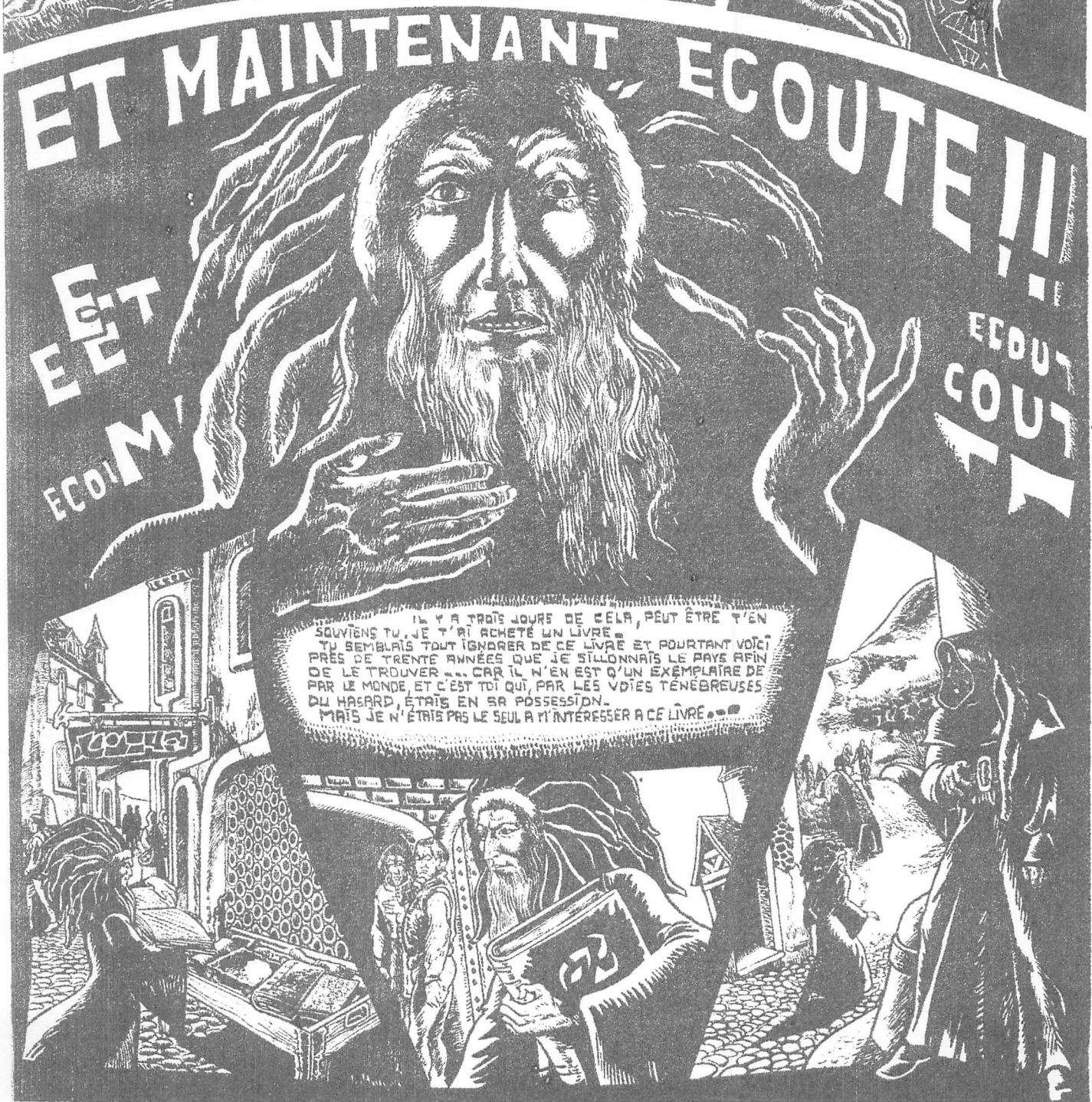
OLAF LE FOINEUR EST MARCHAND...  
IL VEND DE TOUT ET CHACUN SATT  
QUE SA BOUTIQUE ACCUEILLE PRINCES  
ET SCOTIERS EN QUETE D'OBJETS  
ALA FOIS RARES ET PRECIEUX...



MAIS NI SA CLIENTELE NI SA MARCHANDISE  
NE L'EMPECHENT DE MENER LA VE  
LA PLUS TRANQUILLE QUI SOIT...



ET POURTANT...





JE SUPPOSE QUE TU  
AS ENTENDU PARLER  
DE LA SECTE DES  
PASTEURS DE L'  
OBSCUR ?...  
C'EST À EUX QUE  
JE DOIS CE QUI  
M'EST ARRIVÉ.



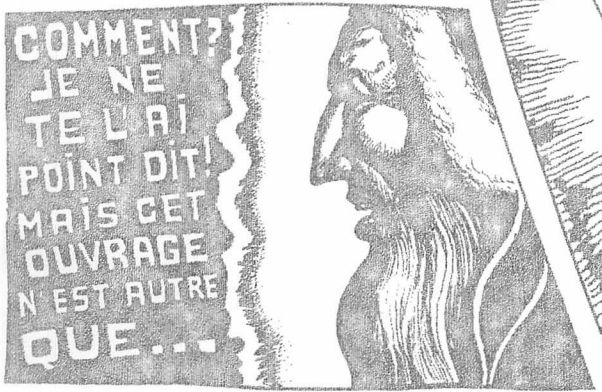
L'UN D'EUX  
M'AYANT  
VU EN  
POSSESSION  
DE CE  
LIVRE  
ENTREPRIT  
DE ME  
SUIVRE...



JE RENTRAI CHEZ MOI ET  
LA COMMIS L'ERREUR DE  
PENSER QUE JE N'AVAIS  
PLUS RIEN À CRAINDRE.



PARDONNE  
MOI SOUSIER DE  
LUMIERE, MAIS QUEL EST  
DONC CE LIVRE QUI DECHAÎNE  
L'OBSCUR ?... TU PE  
DONS DE ME LE DIRE.



COMMENT ?  
JE NE  
TE L'AI  
POINT DIT !  
MAIS CET  
OUVRAGE  
N'EST AUTRE  
QUE...



# LE LIVRE DE L'IMPROBABLE

